

LE PARLEMENT DES FORÊTS

Marc-Emmanuel SORIANO

I

UN QUI VEUT TRAVERSER

«Loin d'ici, voilà mon but»
Franz Kafka (*Le départ*)

Sur une plage il y en a un qui veut traverser, avec un autre qui ne veut pas le faire traverser, non, sur la plage il y en a un qui doit traverser, avec un autre qui ne devrait pas le faire traverser, non, sur la plage devant une barque qui clapote, il y en a un qui ne peut que traverser, avec un autre qui ne peut que le faire traverser, puisque la barque est à lui, apparemment, donc, d'un côté il y en a un qui pense qu'il doit absolument traverser et de l'autre, un qui sait qu'il ne faut pas traverser, non, regardant la barque, il y en a un qui croit qu'il va enfin traverser ce soir la baie, et un autre qui sait qu'il y a peu de chance que ça arrive, à cause des courants, à cause des tempêtes, à cause des garde-côtes, donc, un qui n'a pas le choix de ne pas traverser, avec un autre qui n'a pas le choix de ne pas louer sa barque, tant le désir de traverser est dévastateur, donc un qui va traverser, avec un autre qui va lui faire croire qu'il va traverser,

non, un qui donne tout ce qu'il a pour traverser avec un autre qui est obligé de le faire traverser, non, un qui a décidé depuis longtemps qu'il ferait la traversée, avec un autre qui lui demande s'il est sûr de vouloir partir, non, un qui s'approche de la barque avec l'autre dedans qui rapièce son filet et qui sait très bien au premier regard ce que vient faire là ce rôdeur, réserver une place pour une traversée la nuit, encore un pense-t-il, mais il n'y a plus de place, il le lui dit à peine a-t-il posé sa main fébrile sur la rame qui dépasse à l'avant de la pirogue,

non, il y en a un qui déambule sur un pauvre bout de ponton et qui cherche qui peut bien être le gars qui fait passer et il voit un type au bout du ponton les pieds ballants dans l'eau avec une chemise de crasse, un paquet de Dunhill posé à côté de lui, qui fume sa fatigue comme un bienheureux et il tente un coup de bluff en montrant n'importe quelle barque, disant que ce soir il serait dedans et qu'il quitterait enfin cette plage de malheur, pour voir si le type à la cigarette est l'homme qu'il cherche et lui demander son prix, et ça marche apparemment car celui-ci se retourne et lui envoie un sourire, mais il s'arrête là et continue de fumer, alors l'autre s'approche et lui dit ce soir il y a bien un départ, ça je n'en sais rien, répond la bouche fumeuse, moi je suis pêcheur, voilà tout, ces histoires de traversées je ne suis pas au courant, je ne vais pas dénoncer l'autre dit, je sais que c'est ici et la pêche ça ne paie pas, combien, combien quoi, combien pour traverser, je n'en sais rien, je ne touche pas à ça, alors c'est qui, je n'en sais rien, personne ne passe ici, c'est une plage tranquille, allez voir ailleurs, faut pas me prendre pour un imbécile, il y a des départs ici, c'est la seule baie où c'est possible, tout le monde sait ça, tout le monde, oui tout le monde, ils devraient afficher le tarif, le tarif tout le monde le connaît, même à des milliers de là, vous venez de si loin, non des lacs, du nord, ils paient combien, cinquante mille je, cigarette, coupe l'autre indifférent, calmez-vous, non merci je ne fume pas, vous allez acheter la mort cinquante mille, moi, avec cinquante mille, je m'achète un moteur pour ma pirogue, vous n'allez rien acheter avec vos cinquante mille, que la mort, ou pire, la prison,

qu'est-ce que ça peut bien vous faire, je paie une somme et vous me faites monter, point final, désolé je ne fais monter personne, je tiens à la vie, à soixante là-dedans on va au fond, c'est tout, vous achetez la mort je vous dis, pourquoi soixante, vous ne me ferez pas croire que vous êtes tout seul, ou alors vous êtes très riche, le minimum c'est quarante pour réunir la somme, en général ils sont au moins cinquante et ça se termine mal, ne faites pas l'innocent, vous ne les avez jamais vu revenir, qui flottent, les noyés, non, j'en connais qui sont passés, j'en connais, faites ce que vous voulez mais moi je ne vends pas ma pirogue à des fous qui veulent l'enfer, l'enfer il est ici crisse celui qui veut traverser, secouant imperceptiblement la tête, de toute façon on crève ici, on crève lentement comme des moules dans la boue, on est sans air, t'attends cette nuit c'est pas compliqué crapote l'autre, s'il y a un départ ça va déferler de partout, les pauvres types comme toi, merde il est où, il continue de parler mais l'autre s'est déjà éloigné vers l'autre bout du ponton avec sa main en visière pour voir mieux,

non, il y en a un qui attend au bord de l'eau, un qui scrute l'horizon depuis au moins une heure, avec un autre dans une barque qui arrive, qui n'en finit pas d'arriver, elle arrive du bout là-bas, de l'entrée de la baie, on la croirait immobile, ils sont plusieurs dedans, une petite dizaine, l'embarcation est un Zodiac rouge de taille moyenne, enfin elle accoste, celui qui attendait monte à son tour, du ponton pose un pied sur le rebord, mais il ne va pas plus loin, parce que l'autre, celui qui a la responsabilité du bateau, veut être sûr qu'il peut venir, si j'ai fait tous ces kilomètres, et tu n'as pas fini,

crois-moi dit l'autre, recule, voilà, de quel coin tu viens, du nord, la grande usine de conserve près des lacs, tu ne connais pas la mer alors, disant cela il ouvre une canette d'un coup sec, non pas spécialement, ça peut être un problème, un problème, tu verras, on est secoué, t'as soif, non, faut tenir plusieurs jours, y'en a qui n'arrivent pas au bout, je sais, j'ai l'argent, quoi tu n'as pas déjà payé, à qui, mais au ministre des Transports, mon cher, et ils rient tous dans la barque en répétant la phrase, au boss, pas à ma mère dit-il enfin quand les rires ont diminué, tu montes pas, c'est impossible, et il se désintéresse de lui, il y en a plein qui commencent à arriver et tous lui glissent un truc à l'oreille et s'installent en rangs serrés sur les planches qui servent de banc, et pourquoi tu ne prends pas la somme finit-il par lui dire entre deux arrivants, c'est comme ça, l'argent à bord il vaut plus rien, comment plus rien, plus rien c'est tout, c'est comme ça, tu connais le mot de passe, quel mot de passe, celui qu'on donne en échange de l'argent, mais moi j'ai vu personne, je connais le tarif, je viens et voilà, et voilà répète le passeur, mais c'est plus compliqué que ça, ah oui, tu n'as pas ton visa il dit et ils rigolent tous encore une fois dans la barque, j'ai l'argent, je ne veux pas l'argent, je veux le mot de passe, c'est quoi le mot de passe, c'est à toi de le dire, pas à moi, et ils rigolent encore tous en disant il n'a pas de visa, tu trouves le pêcheur Mara-Mara, c'est son nom, tu lui donnes les billets et après tu monteras et tu traverseras, il ne doit te rester que de l'argent pour là-bas, mais quand, la prochaine fois, quelque chose comme une semaine après la grande marée, je ne vais pas attendre jusque là, tu fais comme tu veux mais nous on repart, laisse-moi monter, n'insiste pas et il attrape un

manche de bois, dégage maintenant et va mettre tes billets en lieu sûr, un conseil, te balade pas trop longtemps avec ça, et ils repartent, et l'autre serre ses billets dans sa main en les regardant disparaître à l'autre bout de la baie, vers l'ouest, là où il faut aller, et il lui crie qu'il a traversé les terres jusqu'ici, que ça fait des centaines et des centaines de kilomètres qu'il se balade avec ça, comme il dit,

non, celui qui veut traverser, non, celui qui doit traverser, non, celui qui pense n'avoir pas d'autre solution que de traverser, est avec, est en face, assis sur un baril, de celui qui peut le faire traverser, non, de celui qui n'est qu'un intermédiaire entre lui et son désir de traverser, un intercesseur auprès de la toute puissance qui fait traverser, un à qui échoit le devoir de faire traverser, un qui tente chaque fois de dissuader, un qui ne part plus mais qui se fait payer parce qu'il sait, un qui a déjà vu le désastre, un qui est même allé de l'autre côté, tu crois qu'il y a de l'or là-bas ou quoi, tu crois à ça, je crève ici, je crève, c'est impossible de continuer, ça ne peut pas être pire là-bas, là tu te trompes, si on se fait attraper, je sais, mais je ne vais pas me faire attraper, je veux un travail, pour que les jours se ressemblent, même avec un travail, tu dois te cacher, on te méprise, et ici je suis quoi, un fils, tu parles, juste un moustique sur un marécage, pour pas avoir d'ennuis faut déclarer qu'on est heureux, interdit de se plaindre, c'est ta terre, elle me tue ma terre, elle m'empoisonne par les pieds, par la bouche, les oreilles, le trou de balle, tu connais les usines de conserve, je ne veux plus travailler là-dedans, il y en a une dans le nord, sur le fleuve, on gagne une

misère, on se nourrit avec les déchets de poissons, on dort sur des cartons là-bas, tu le sais ça, il faut un espoir, si j'en bave là-bas, au moins ce sera pour quelque chose, on gagne de quoi, ils recevront l'argent et alors les jours se ressembleront, le lendemain ne sera plus une menace, peut-être pour moi mais par pour eux, j'y arriverai, tu as l'argent, oui, montre, combien, j'ai la somme, combien, cinquante mille, cinquante mille c'est pour la traversée seulement, la traversée seulement, oui, la place, le riz, le sucre, l'eau, le gilet, et qu'est-ce qu'il y a de plus, il y a l'argent pour le graisseur et l'argent pour le camp après, j'ai un peu plus, combien, dix, il faut au moins vingt ou trente, tu montes pas, et le pêcheur l'invite à se lever et partir, tu n'as pas compris dit l'autre, si, parfaitement, tu vas rassembler la somme, ça vaut mieux, crois-moi, si t'as rien pour le graisseur, on te laissera tomber et ce sera là prison direct, et il lui montre les collines comme s'il l'invitait à y entrer, le regard plein d'égards, celui qui veut traverser manque de saisir à la gorge cet ange bienveillant, il se retient, il n'y a pas de retour possible, il lui demande si c'est bien lui le pêcheur Mara-Mara, il répond à moitié, il dit oui je suis pêcheur, un des derniers ici, je peux t'apprendre la mer, il n'y a plus de poissons dit l'autre en sautant du baril, il n'y a plus rien, ni dans l'eau, ni dans la terre, il nous reste l'air, mais il pue, pour aller sur mer comme ça, reprend le pêcheur en s'éloignant, il faut qu'elle te connaisse, qu'elle t'adopte, sinon elle t'avale et disant cela il est déjà loin et l'autre crie en le rattrapant, prends l'argent, donne le mot de, il n'a pas le temps de finir car il reçoit plusieurs coups au visage et sur la tête, tais-toi, imbécile, tu veux que tout le monde sache ce que tu trimballes, mais crie-le

plus fort et il plante ses yeux dans les siens, lui qui l'avait à peine regardé, le tenant par la chemise, tu veux qu'on te prenne tout, ça arrive tous les jours, ça, tu ne le sais pas, tu lis les journaux, tu me connais moi, tu ne me connais pas, tu crois qu'il y a un service public dans cette baie, qu'on est tous frères, tous amis, il y en a qui sont revenus parce que la tempête les avait repoussés, revenus entiers, mais anéantis par plusieurs jours de traversée, des pêcheurs du coin leur sont tombés dessus et ne leur ont rien laissé, à peine leurs vêtements, mais de quel village de demeurés tu viens, on t'a dit que je m'appelais Mara-Mara, oui, tu peux m'appeler comme ça, mais je ne peux rien pour toi, je t'ai dit ce que tu devais savoir, donc maintenant il y en a un planté dans le sable et la bouche saignant légèrement, et un autre qui le regarde marcher maintenant vers une espèce de terrasse, une buvette avec des types attroupés, peut-être ont-ils observé la scène de loin, peut-être vont-ils s'approcher, le cogneur continue de le regarder s'éloigner, lui crie *ya mal*, l'autre se retourne,

non, sur une plage il y en a un qui s'allonge dans le sable frais du soir, qui s'allonge pour goûter un peu de temps à l'état pur, ressemblant déjà à son propre gisant, mains repliées sur l'abdomen, qu'on viendrait veiller et prier parce que tout ça se serait terminé là, à force d'épuisement, sur cette plage où son corps aurait capitulé, se serait terminé là comme souvent, par mort ou par blessure, dès le prologue, courte tragédie, contraire aux espoirs du public, avec un autre s'approchant, un autre l'ayant vu de loin tomber de tout son long, un autre qui sait à qui il a à faire, un autre qui va

devoir, un autre qui pourrait ne pas, un autre dont c'est devenu la tâche, faire en sorte que l'histoire continue, que le héros soit un héros, qu'il triomphe, épreuves après épreuves, qu'il revienne dans son village couvert de gloire et de dollars, qu'il fasse de son clan un clan respectable, car il n'a plus le choix, il ne peut plus revenir, pas plus que l'autre n'a le choix de ne pas l'aborder, de ne pas gâcher cet instant réparateur, de ne pas le faire sursauter, de ne pas lui demander ce qu'il fait là, si tout est ok, s'il a soif, et il sait qu'il a soif, il lui tend une bouteille que le héros saisit et vide en un clin d'œil, non sans avoir regardé à l'entour, méfiance oblige, on l'a prévenu, il sait qu'avant d'être héros, il devra survivre comme gibier, donc il y en a un qui s'apprête à jouer son rôle de rabatteur, avec un autre qui boit et boit encore, tant il a avalé de poussière, tant il a eu chaud, sans pouvoir faire un seul geste, sous peine de chute fatale sous le train où il s'est accroché avec des centaines d'autres, sangsues sur les citernes, le train est arrivé s'inquiète le pourvoyeur d'eau, je l'ai vu passer dit le zombiesque voyageur encore méfiant, je cherche le port, le port demande l'agent d'accueil, grand et sec, essuyant ses lunettes aux verres épais, oui le port, tu veux acheter du poisson, voilà c'est ça, tu peux en acheter un peu partout sur la plage, pas trop cher, demande, frais ou séché, je veux du frais, alors marche jusqu'aux pieux, tu les vois, les vendeurs sont derrière la petite baraque, il y en a un gros en short jaune, vas-y de ma part, tu t'appelles comment, tu dis Moïse, ok et j'aurais du bon poisson, oui et un bon prix, merci, et il le voit partir dans une autre direction, c'est par là, l'autre se détourne à peine et continue, c'est par là, répète-t-il en criant légèrement, mais sans succès, le poisson frais

c'est là-bas *hombre*, hurle-t-il carrément maintenant en pure perte, j'ai compris, lui crie l'obstiné, d'un petit geste de l'index sur la tempe, mais j'irai plus tard, tu as tort l'aventurier, les mots sortent comme un lasso de la bouche du devin, l'autre s'arrête et se retourne, ligoté, à disposition, le gros il est là-bas je t'ai dit, il sait où tu vas, l'aventurier esquisse un sourire, rebrousse chemin, et se plante devant son maître, tu es seul, depuis quelques jours oui, il y a eu des problèmes, la Bête s'est arrêtée quelques minutes, la Bête, oui le train qui traverse l'intérieur, tu en as entendu parler, vaguement, au deuxième arrêt une bande de voleurs a fait un barrage des deux côtés de la voie, avec d'autres nous avons sauté sur le ballast, on s'est cachés sous les wagons, comme des chats qu'on veut déloger, nous crachions des cailloux, eux ils avaient des manches de pioches et quelques armes à feu, je les ai entendus demander aux gens de jeter ce qu'ils avaient sur eux, personne n'a bronché, quelqu'un a fini par crier tuez-nous, c'est pas grave, ils se sont énervés, heureusement la Bête s'est remise en marche, ils ont juste tiré quelques coups, réussi à en dévaliser un ou deux et ils sont repartis, moi j'ai eu le temps de glisser dans un fossé, on n'était plus très loin, j'étais fatigué des secousses, j'ai suivi la voie en marchant deux jours,

non, il y en a un qui pense à ce départ, nuit et jour depuis qu'il l'a décidé, qu'il a réuni les fonds, tellement qu'arrivé sur le ponton, il saute dans une barque comme s'il était pêcheur, avec évidence, avec habitude, lui qui est déjà parti, depuis longtemps, de l'autre côté, comme s'il avait répété mille fois ce geste, il arrive et se met à la place qui est la sienne,

et ils sont déjà nombreux, le chef lui dit de se mettre là plutôt, c'est mieux, il enjambe facilement ceux qui cuisent là depuis le matin; on l'a reconnu, inutile de se présenter, ceux qui sont là savent, ceux qui sont là se reconnaissent du regard, se reconnaissent à l'odeur, on n'arrive pas dans cette crique sans savoir, on n'est pas étonné, on s'assoit, on prend le sac plastique, ils n'hésitent pas, ne demandent rien, est-ce que les âmes au seuil de l'enfer ont besoin de dire quoi que ce soit, ont besoin de montrer leurs papiers, il faut juste que Caron prenne le denier qu'on a placé dans leur bouche, et le voilà d'ailleurs,

non, il y en a un qui dort enroulé près de l'embarcadère avec un autre qui le réveille de loin avec une perche en tapotant la plante de ses pieds, criant le train est arrivé, tu as ton passeport questionne-t-il, le dormeur se demande où il est, ton passeport, le train est arrivé, il le regarde, lui et son bâton, lui et son équipage qui semble l'attendre, il se lève et répond *ya mal*, la perche alors se rétracte dans la barque, signe qu'il peut prendre place, il t'en reste demande le gondolier, j'espère ajoute-t-il avant d'avoir la réponse, sans graisse t'es foutu, j'ai ça, dit-il en enlevant sa chaussure droite pour libérer les billets glissés sous sa semelle, un conseil, trouve une autre planque dit le nocher, évaluant la liasse par-dessus ses lunettes tout en se demandant comment ils feront pour manœuvrer avant de pouvoir allumer le moteur si la barque se remplit à ce rythme, il faudrait larguer les amarres, il n'y a pas assez de fond, elle risque de s'échouer sous le poids des arrivants, il consulte sa liste, soixante-deux le compte y est, le trou à l'arrière c'est pour les besoins, en cas

de grosse pluie il y a cette bâche qu'il faudra déplier vite et maintenir comme ceci, ses deux assistants font la démonstration, la pirogue a été renforcée par un charpentier qui connaît son travail, les rations de riz seront distribuées, une le matin, l'autre le soir, pareil pour l'eau, ne me demandez pas combien de jours ça va durer, je ne le sais pas, trois, quatre, cinq, peut-être plus, peut-être moins, vous verrez, il y a des pieds et des mains qui poussent le ponton, on s'aide aussi avec des rames, ça y est la barque s'éloigne un peu, on n'allume pas encore le moteur, le guide pousse avec la grande perche et l'esquif avance, ses assistants assurant la dérive, puis d'un rocher qu'ils viennent de dépasser, il y a deux types qui plongent, personne ne les a vu venir, puis trois, ils foncent vers la barque, qu'est-ce que vous faites crie le chef, démarre dit-il en montrant le moteur, mais les nageurs s'accrochent déjà à la coque, on ne les aide pas, les rameurs souquent tant qu'ils peuvent, le moteur ne part pas du premier coup, il y en a un quatrième qui rattrape la barque à la nage, ça commence à secouer tous ces assauts, pas de pitié pour les pirates, les rames commencent à frapper les têtes qui arrivent, le moteur tourne enfin, éteins, éteins, hurle le capitaine, on va les hacher, la barque s'arrête, on tape les assaillants à grands coups de pagaie, les mains accrochées au rebord, puis les crânes, le carnage commence là, ce sont des fous crie le chef, je n'ai jamais vu ça, vous êtes malades vous, ce n'est pas un bus, il y en a un qui secoue une boîte en plastique pour montrer qu'il a de l'argent, vous êtes des fous, vous voyez bien que le bateau est à bloc, rentrez chez vous et priez pour nous, redémarre, et *fissa*, maintenant le premier qui touche la coque je l'ampute, et il sort une machette de la proue, c'est compris, la pirogue reprend

son cap, autour de cinq tonnes de viande humaine à bord, on n'entend plus que le bruit du Yamaha, le soleil est encore haut, petit vent, mer peu agitée, tous se taisent et goûtent cette paix, il n'y a que le GPS qui sache où ils vont, très vite les corps se relâchent, s'affalent les uns sur les autres, s'affalent sur leurs cinquante centimètres d'espace vital, luttent déjà contre l'engourdissement et la nausée, en attendant la soif et les brûlures, un vent de face atténué légèrement l'épreuve, caresse fraîche et apaisante, le rivage n'est déjà plus identifiable, plus rien ne se passe depuis l'assaut, le préposé au riz s'affaire, l'eau, le charbon, le brasero, la casserole, énorme, qu'il remonte de la cale, la nuit tombe lentement, la baie est franchie maintenant, un sillon fluorescent bouillonne derrière l'embarcation, les rations de riz circulent mais beaucoup d'estomacs sont retournés, mangez un chouïa dit le cuistot, il faut prendre des forces, les courants sont favorables, dit le chef d'expédition, on n'a pas trop dévié, mais ça peut vite changer, avec cette foutue houle tu te retrouves à mille miles,

non, sur la plage il y en a un qui regarde le jour décliner, se disant qu'il partira à cet instant, à l'instant où les Ténèbres envoient au-dessus de la mer leur orange messenger prévenir les hommes de leur arrivée, car on dit que c'est le soir qu'il faut partir, une habitude de pêcheur peut-être, se disant donc que dans cette lumière, à cet endroit, il partira vraiment, il quittera sa terre, il sera en route pour l'ultime étape, le chas de l'aiguille sera en vue, le chas de l'aiguille où il passera, il le sait, comme d'autres avant lui, il regarde l'eau briller et la côte noircir à mesure que sombre le couchant, à cet instant donc, il y en a un

autre, non, il y a tout un groupe qui s'agite les pieds dans l'eau, qui crie, qui fait des gestes, parce qu'une chose inhabituelle, oui, il le voit maintenant, un corps que l'on tire vers la plage, que l'on traîne sur le sable avec peine, et qui ne bouge plus une fois déposé, en cet instant, donc, il y en a un qui court, lui qui contemplait naguère le couchant, qui court en direction du corps, que s'est-il passé, crie-t-il, qui est-ce, il y en a d'autres lui dit un villageois en montrant le large, oui dans la lumière déclinante on aperçoit des masses flottant ici et là, ce sont ceux des bateaux, un qui a dû se retourner pendant la tempête, c'est déjà arrivé, ils sont partis trop vite, voilà, ils ont acheté la mort, au-dessus du ressac il y a deux doigts tendus tenant une cigarette, deux doigts scandant ces seuls mots à chaque objet ou forme repérés, morceau de rame, gilet de sauvetage avec ou sans cadavre, sacs, boîtes, tongs, gouvernail, petite échelle, torche,

non, genoux serrés piochant avec ses doigts dans sa poignée de riz, assailli de soleil, heureux de ne pas être de ceux qui vomissent et finissent par tomber au fond de la pirogue, heureux d'être encore assis, de pouvoir se lever quand il faut, il regarde devant lui, il regarde ses mains, ses bras, blancs de sel, il regarde devant lui cette femme, buste couché sur les genoux, bras pendants le long des jambes, il lui parle enfin, il lui dit comment allez-vous madame, mais elle se tait, il ose la toucher, posant délicatement sa main au milieu de son dos, sans résultat, elle est très malade dit celui qui est à côté d'elle, on ne peut pas faire grand chose, elle n'est pas malade dit le barreur, elle a fini le voyage, on va devoir la basculer, madame, répète avec beaucoup

plus de conviction la main, laisse tomber, regarde ce qu'elle a, allez, il faut le faire, on attendra un peu, par respect pour elle, avant de la basculer, mais il faut la fouiller avant, personne ne veut faire ça, le barreur trouve un remplaçant, il s'approche du corps, marmonne quelque chose en regardant le ciel, le déplie et l'allonge comme il peut, le palpe comme au commissariat, trouve quelques objets, barrettes, petit carnet, des papiers, un collier, pas d'argent, elle en a, elle en a, répète-t-il, passe tout au peigne fin, elle en a, elle en a, coutures, doublures, ourlet, chaussures, il glisse même sa main dans ses sous-vêtements, arrête ça, tu préfères qu'on envoie tout au fond, si elle a quelque chose qu'elle peut laisser à sa famille, il faut trouver, tu me dégoûtes, on n'a pas le choix, mais il ne trouve rien entre ses cuisses, rien dans son sexe, les cheveux dit une voix, les cheveux non, si, les cheveux, elle a des tresses, oui elle en a, regarde bien, mais elle n'a rien, coupe une tresse et donne, ça suffit maintenant vous allez la laisser, une tresse de dessous c'est mieux, ça vous portera malheur, il sort un canif et exécute, envoie, l'expert attrape la mèche de trente centimètres au moins, il cache ce qu'il fait entre ses cuisses, tous les visages le scrutent comme à la foire, puis il produit enfin deux billets, un dans chaque main, entre le pouce et l'index, deux billets savamment froissés, torsadés, que le camelot a mis deux bonnes minutes à déplier, et il y en a d'autres susurre-t-il, après un court silence de satisfaction, dans d'autres circonstances on aurait applaudi, si vous voulez récupérer sa fortune, ça risque de prendre du temps, il ne faut pas faire ça, on ne peut pas, comme vous voulez, qui est pour, seul le désigné croquemort lève la main, qui connaît une prière, quelques mains, timides, désignent les officiants, ils se lèvent,

s'agenouillent, se prosternent, chacun sa méthode, et font l'un après l'autre entendre leurs litanies, l'un psalmodie, aidé par le rythme que d'autres impriment aux parois de la pirogue, l'autre parvient à faire reprendre certaines phrases par un chœur improvisé, il y a des larmes, beaucoup, quand le corps est poussé, qu'il s'enfonce dans l'eau limpide, la barque ayant décrit autour de l'éphémère trou un cercle d'écume, sépulture dérisoire, avant de reprendre son inexorable sillon vers le bonheur,

non, il y en a un qui contemple le rivage depuis un bon moment, n'arrivant pas à détacher son regard d'un pauvre bout de ponton léché par les vagues, c'est là, dit-il, c'est là, la terre s'arrête là, quand j'aurai sauté de là, je me serai détaché du monstre, je savais bien que tu t'arrêtais quelque part, et qu'allait commencer l'aventure, il le dit et il y en a un autre qui l'écoute à quelques pas, aspirant les dernières gouttes d'une canette, je ne sais pas si tu bois la même chose que moi, et il montre sa boîte de Sprite en l'écrasant, je ne bois que de l'eau, pourquoi, parce que tu dis des choses bizarres, je me parle à moi-même, il n'y a que moi qui aie besoin de comprendre, je vois sourit le buveur en réprimant un rot, tu surveilles la plage questionne l'autre, il éclate de rire sans donner de réponse, et toi, je cherche du travail, quel genre, j'ai fait des études de géographie, tu peux travailler avec ça, normalement oui, l'autre se rapproche et lui propose un soda, mais rien n'est normal dans ce pays reprend-il après le claquement et le pschitt d'ouverture, rien, sauf ce qui ne devrait pas l'être, tu fais de la politique coupe le géographe, non, ma famille est pauvre et je n'ai

jamais porté de fusil, tu n'es pas pêcheur, je ne suis pas d'ici non plus, je suis journaliste, je ne peux plus rentrer, ils s'en sont pris à ma famille, à ce moment précis le ressac monte en intensité, imposant le silence, comme si Neptune protestait lui aussi contre ce gouvernement, ils regardent l'eau, tu as tenté l'aventure finit par lâcher le géographe, pas le choix, déjà deux essais, la prochaine sera la bonne, peut-être, mais il faut refaire une somme et c'est chaque fois plus d'argent parce que c'est de plus en plus risqué, t'es parti de cette plage, oui, pas très loin, on allait arriver, mais les garde-côtes nous sont tombés dessus, demi-tour, maintenant je m'occupe des arrivants, je les aide, tu peux m'aider, ça dépend répond l'autre mais son portable sonne et il s'éloigne en faisant un geste circulaire avec son index pour dire qu'ils se reverront plus tard, l'autre se remet donc à contempler l'endroit, ce rivage, et l'envie lui prend d'y plonger, et il le fait, non sans avoir méticuleusement plié son maigre bagage et ses vêtements dans un sac plastique qu'il maintient au-dessus de l'eau, il s'enfoncé dans les vagues, il se lave et se lave, il se frotte, se dégrasse, poussière, sueur, coups, plaies, maladies, douleurs, tout lui semble soluble dans l'eau de cette mer, puis il plonge sa tête dans l'eau étincelante,

non, sur un embarcadère de fortune, il y en a un qui se hisse puis regarde les autres grimper à bord à la lueur d'une torche que tient un grand au visage tatoué, combien lui crie le capitaine, cent trente-six, ce sont les derniers, le portier hoche la tête en faisant passer le suivant, cent trente-sept, il y en a cent trente-neuf sur la liste, et celui qui vient de monter n'arrive plus à

avancer, il est cent trente-huitième, il se voit mort, le dernier lui passe devant, il ne peut pas, c'est comme un jour de foire, mais sans l'animation, on tasse les volailles dans une caisse, on pousse les moutons dans la bétailière, ce bateau ne ressemble à rien d'imaginable, crasseux, délabré, rapiécé, il doit se décider, il a donné l'argent il y a quelques jours déjà, je ne veux pas monter dit-il, fais comme tu veux dit le grand, il hésite, il se sent lâche, il pourra peut-être profiter d'un départ sur un bateau plus sûr, ils sont tous comme ça dit la tête tatouée, la classe affaire c'est plus cher, mais lui n'arrive pas à voir autre chose que des morts dans le clair-obscur de la torche, il a tout accepté jusqu'ici, mais il tremble à présent, il ne connaît pas la mer, c'est même la première fois qu'il monte sur un bateau, mais il sait que ça ne passera pas, ça ne passera pas dit-il assez fort, personne ne l'écoute, il descend la petite échelle retrouve le sable, il fait de grands gestes avec les bras comme s'il voulait faire descendre tout le monde, on le prend pour un abruti, un fou, non, il remonte, il ne peut pas faire ça, les tremblements ne l'ont pas quitté, il redescend, tant pis pour son honneur, mourir en héros ne nourrira pas sa famille, les moteurs s'emballent, et tandis que l'espèce d'épave s'éloigne, il est rejoint sur le rivage par le contrôleur, il y en a un, donc, soulagé et honteux à la fois, allongé au bord de l'eau, le visage face au ciel, le corps toujours pris de spasmes, avec un autre debout qui essuie ses lunettes tout en admirant son œuvre pour ainsi dire, clignant des yeux pour mieux voir l'appareillage de la vieille barque, négligeant d'intégrer dans le tableau la silhouette couchée du trouble-fête, donc il y en a un qui se relève maintenant, toujours fébrile, avec un autre qui va lui expliquer

qu'on ne lui doit plus rien, que c'est lui qui a pris la décision de rompre le contrat, mais celui qui se relève se jette dans les bras du passeur, il le serre, sans doute pour sentir quelqu'un de bien vivant, sans doute pour se dire qu'il fait bien, qu'il n'est pas un lâche, qu'il n'aurait pas survécu sur cette coquille de noix transportant une armée, donc il y en a un qui vacille à son tour tant ce geste le trouble et fait de lui un criminel, un irresponsable, tant cette joie inattendue inverse les termes, le transforme en sauveur pour un seul et en bourreau pour tous les autres, lui qui s'attendait à une altercation dans les règles, se retrouve comme remercié d'un bienfait qu'il n'a pas voulu commettre, il fait semblant de ne pas comprendre, atteint au fond de lui par la sincérité de cet homme, en cet instant il aurait voulu lui rendre ses deux mille dollars, l'expédier d'un coup sur ses hauts plateaux, lui et sa joie, car il allait revenir, il allait rejoindre la horde des parasites, des crève-la-faim qui errent près des marchés, près des poubelles, à une mort héroïque sur la barque il avait finalement préféré une lente déchéance, loin de chez lui, seul et sans ressource, *stranded*,

non, il y en a un qui croit apercevoir la terre promise entre deux clignements de paupière, sous ses lunettes aux verres épais, un qui ne sent plus ses jambes depuis des heures maintenant, avec un autre qui lui humecte la bouche et la nuque du bout de ses doigts ruisselants, terre susurre-t-il, distinguant au loin quelque chose, mais personne ne bronche sur les bancs, c'est bientôt éructe-t-il, la terre va se pointer, elle est quelque part par là, et ça c'est quoi, montre un bras vers bâbord, une bouée, non, trop gros, mais si, là, regardez,

qu'est-ce que viendrait faire une bouée ici, la pirogue avance lentement, verdict dans quelques minutes, c'est un pneumatique retourné, les boudins rouges d'un Zodiac avec deux corps accrochés, approche, approche, le barreur dévie légèrement son cap, ralentit, les deux types ne semblent pas conscients, la manœuvre est risquée, ils peuvent glisser facilement dans l'eau, il attrape un gilet, il le noue à un bout et le lance comme il peut, plusieurs essais, ça y est, le gilet parvient à portée de bras, mais le type ne bouge pas, arrose-le, doucement, il frémit, ouvre un œil, mettez-ça, ses mouvements sont lents, il l'enfile, voilà, il doit le boutonner, tenez le bout et rentrez dans l'eau, parfait, à deux ils réussissent à le hisser à bord, il faut maintenant recommencer avec le deuxième, il ne bouge presque plus, inutile, il est cuit celui-là, un choc un peu vif entre les deux embarcations confirme le pronostic, le fait mollement tomber, il n'y a rien à tenter, le corps sombre à présent, on tente de faire boire le survivant, on l'installe comme on peut, on parvient à l'allonger, il y a plus de place qu'au départ, il murmure, mais les secouristes sont à peu près dans le même état que lui, la mer est d'huile, le moteur est au minimum, d'autres corps flottants apparaissent, les voilà au milieu d'un champ de bataille, aucun visage n'est visible, le barreur reprend son cap, l'épave du Zodiac l'a rassuré, il est dans la zone d'approche, il ne s'est pas dérouté, il espère que les derniers litres de carburant suffiront, la faim revient un peu, c'est bon signe, il observe le ciel, dans quelques heures le jour va décliner, c'est le temps qu'il se donne pour arriver, ils ne pourront tenir une nuit de plus, leur peau brûlée, hérissée de froid quand sombre le soleil, buste posé sur les cuisses, tremblotant et grognant comme des chiens qui rêvent,

non, ressortant de l'eau, visage aspiré par la lumière, tel qu'on imagine les âmes regagnant les cieux, il y en a un qui reprend son souffle en s'ébrouant, tenant à bout de bras son précieux paquetage, un sac plastique d'où dépasse une bouteille, un qui pédale gauchement dans l'eau, jusqu'à ce qu'il ait enfin pied, qui revient lentement vers la plage, tente de conserver autant qu'il peut l'insouciance en lui, s'assoit, attrape la bouteille payée cent dollars sur la piste, ça y est, l'insouciance s'est évaporée, le goût métallique de l'eau du désert lui remémore cette phrase, aucun de mes clients n'est jamais mort, cette phrase entendue dans le hall d'un hôtel crasseux, sortie de la bouche d'une dame au ventre épais, comprimé dans un tailleur vert pomme, je pense à tout, je traite avec les militaires, tu parles, cette phrase servait juste à vendre un périple sécurisé soi-disant, mais beaucoup plus cher, qui ne lui avait pas épargné les exactions de routine des militaires, ils vous arrêtent, vous font descendre, vous alignent, vous tranchent les semelles, vous demandent un cadeau, si vous n'avez rien, ils vous tabassent, si vous avez un peu, ils vous prennent tout, il avait dû son salut au dialecte de sa mère, le géographe avale le reste d'eau à cent dollars, il se rhabille, l'homme au Sprite l'a rejoint, lui tend encore une canette, encore dans vos pensées dit-il, je me suis baigné, ça fait du bien, la poussière des pistes, elle s'incruste, regardez, il montre ses avant-bras, combien de kilomètres, trois mille, vous êtes tous arrivés, presque, vous êtes arrivés quand, je n'en sais rien, on a fini coincés dans des minibus, à attendre un départ jusqu'à l'asphyxie, j'ai compris qu'il y avait un gros souci, et qu'on n'irait pas très loin, ils nous

auraient bien mis sur des canoës gonflables, au chef j'ai dit ouvre, quand il a vu ça, il a compris que je pouvais tout foutre en l'air, il a ouvert, tu sais ce que tu fais, ouvre, j'ai dit, tu vas où, ouvre, t'es fou, t'as plus d'argent, il m'a ouvert et je suis parti, c'était ce qu'il fallait faire, oui mais maintenant je dois refaire mes forces, et puis j'ai plus un kopek dit le géographe, t'as qu'une solution, tu rentres dans le circuit, on te donne cinq cents par départ, t'apprends, quand t'es prêt t'en montes un, le canot de base coûte vingt mille, cinquante dedans à cinq cents par tête, ça fait vingt-cinq, trois ou quatre barques par mois, tu ramasses quinze à vingt mille, mais tu dois trouver ta pirogue, y'a des courtiers pour ça, une averse bénit ces paroles, ils courent jusqu'à la buvette, si j'ai un conseil à te donner, n'embarque pas sur un bateau de pêche, le journaliste ouvre encore une canette, tiens, il va y avoir un départ sur un Zodiac neuf, de la fibre de verre, avec un moteur de cent cinquante, peu de monde dessus, maxi dix ou vingt, combien ils veulent, mille cinq cents, je les ai pas, ils partent quand, dès qu'ils reçoivent le canot, et puis en fonction du temps et des flics, c'est moi qui ai monté l'affaire dit le journaliste, là on plaisante plus, je dirigerai le canot, cette fois ce sera la bonne, réfléchis bien, je vois qu'une solution, tu m'avances l'argent,

non, il y en a un qui marche vers une baraque où doit se tenir un groupe avec un gros à short jaune, un qui vient de faire des kilomètres le long d'une voie ferrée et avance encore, avance automatique, comme la Bête articulée qu'il l'a amené jusqu'à la côte, avance vers un autre qui doit lui dire où, qui doit lui dire quand, mais

seulement quand il aura dit, lui, qu'il vient de la part de Moïse, et quelques centaines de mètres avant il passe devant une belle femme aux longues tresses, se faisant coiffer par deux autres femmes, tant le travail a l'air long et très précis, tu vas voir, tu vas voir on ne va rien voir, tu pars tranquille, et elles rient toutes les trois très fort, à peine arrivé le gros lui demande la recommandation, je viens de la part de Moïse, ok départ de nuit, quand, demain, tu as la somme, oui, très bien, il déplie une feuille, cent trente-huit c'est ton numéro, il n'y a pas de remboursement, à l'embarcadère là-bas, tu le vois, c'est ce genre de canot là, non plus gros, plus gros, mais t'inquiètes, j'ai un cousin qui le prend, et une belle-sœur aussi donc tu vois il n'y a pas de problème, il est bon,

non, sur la barque lestée de quelques corps de plus, de quelques muscles encore irrigués, accrochés à des os, tendus d'écaillés de peau d'homme, blanchie et provisoirement fraîche, où nichent encore des yeux clignotant vaguement, où se dilatent encore par endroit des trous d'où s'écoulent de l'eau ou de l'air ou des mucosités diverses, des corps donc, glanés sur les restes de l'indestructible Zodiac, sur la barque éxangue il y en a un qui voit le trait noirâtre d'un rivage épaissir l'horizon, qui tente d'en trouver la confirmation sur l'écran du GPS défaillant, qui évalue ce qui reste de jour, adossé au Yamaha, hélice en l'air depuis plusieurs heures, un qui essuie ses verres dans sa chemise de crasse, avec un autre qui murmure le train est arrivé, un qui hisse son menton sur le rebord et ne voit rien, l'autre côté, conseille la voix du barreur et il voudrait ajouter je l'avais dit, nous arriverons, regarde, je l'avais dit, le trait s'affirme légèrement, le rivage

n'est pas encore un rivage, le rivage est un trait d'encre marron, légèrement dentelé sur fond orangé, une représentation allant s'épaississant, s'amenuisant, au gré du mouvement, au gré du regard, au gré de la lucidité, au gré de la crédulité, selon les paupières, selon la buée des larmes, le trait s'élargit et occupe maintenant toute la largeur de l'horizon, la diagonale de l'embarcation le croisera tôt au tard, tôt ou tard la nef touchera au but, il voudrait se lever mais comment le pourrait-il, un vent de terre parvient aux joues des marins affalés, parvient aux joues de la barcasse, lui donne du gîte et ranime un peu les demi-morts, une rame, puis deux, glissent mollement dans l'eau, tentent de donner un peu d'allure mais éclaboussent juste la surface, geste d'enfant joueur, il y en a qui se lèvent et retombent, regardez on arrive, on arrive répètent quelques bouches, certaines sans y croire, vous êtes sûrs demandent d'autres, juste des rochers, non, non, regardez jusqu'où ça va, c'est grand, c'est immense, c'est une terre, une terre, j'en vois qui marchent dessus, tu ne vois rien, si là, regardez, une violente secousse envoie tout le monde au fond de l'esquif, aïe, putain fais gaffe, mon bras, tu m'écrases, je saigne, la barque s'est figée brutalement, s'est fichée dans le sable,

non, regardant son propre visage dans les vagues, il y en a un allongé sur un flotteur, un qui serre avec peine entre ses cuisses son dernier rempart, qui regarde le fond, un qui a vu passer au loin la barque, mais un qui n'a rien su faire, un que la mer va reprendre, un qui est prêt à se fondre dans l'univers, un qui voulait être géographe par goût des paysages qu'on lit mieux que les livres pensait-il, il y en a un, donc, qui se laissant

glisser se voit marcher sur l'asphalte, un qui entend ses pas, un qui entre dans un café, un qui tient un volant, un qui voit défiler bois et forêts, un qui gravit une échelle avec une échelle sur le dos, un qui ouvre la porte d'un appartement, s'approche de la fenêtre, regarde la pluie tomber sur les avenues bordées d'arbres, regarde la ville clignoter au loin, un qui se dit j'ai traversé la mer, j'ai traversé les morts, j'ai traversé la soif, j'ai traversé ceux qui n'ont pas traversé, j'ai traversé ceux qui se sont nourris de moi, je suis la viande de ceux qui ne traversent pas, je suis la pêche de ceux qui ne pêchent plus, je suis la chair qui repeuple la mer vide, j'ai traversé ceux qui n'ont pas pu me tuer, j'ai traversé la puanteur de ceux que je portais et qui m'ont porté, de ceux qui s'agrippaient à moi et auxquels je m'agrippais, de ceux qu'on poussait sur moi, de ceux qui m'écrasaient et que j'écrasais, de ceux qui me tombaient dessus et sur qui je tombais, je suis une pluie d'hommes, je suis une flaque, je suis une goutte de chair, je suis une marée d'hommes sur le camion, sur le train, dans la benne, sur l'essieu, dans la barque, je suis une forêt d'hommes qui attend, je suis l'odeur qui attire les requins, je suis un appât pour une expérience, je suis un repas de militaire, je suis un festin de voyou, je suis un déjeuner de président, je suis un carnage de rapace, je suis celui qui marche, je suis celui qui s'éloigne, je suis celui qui part et ne revient pas, un qui dans la nuit disparaît, sans laisser de trace, comme l'espèrent les derviches, en tournant sur eux-mêmes, aspirés par leur propre spirale, aspirés par le tourbillon, en haut et en bas,

non, dans l'eau maintenant jusqu'à la taille, il y en a qui marchent avec peine, tenant comme ils peuvent sur leurs jambes, tenant leurs restes d'affaires, accrochés les uns aux autres, comme des soldats rentrant de la bataille, Moïse ouvre la marche, revient vers ceux qui fléchissent, les relève, repart, la nuit gagnant ils se dispersent, il y a des trous d'eau où il faut nager, comment être sûr qu'on approche, remonter le vent tiède, aller contre lui, crier, se fier aux voix qui parviennent, par là, par là, devant, devant, ça passe là, allez, ça passe, ici, ici, combien êtes-vous combien, hého, hé, where is your boat, help, la barca, scialuppa, Boot, help, dans le noir les bras s'accrochent aux bras, les mains s'agrippent aux vêtements, il y a des jambes qui ne peuvent plus avancer, il y a des corps qui titubent et se noient, il y a des chaussures trop grandes qui se détachent des talons sous le poids de l'eau et du sable, il y a des corps qui s'affalent sur le rivage, enfin, comme des soldats sous les rafales, ou comme des gens qui s'abattent sur leur lit, il y en a qui tiennent debout, mats de chair et d'os plantés, drapeaux flottant de leur victoire, ne bougeant plus, sur le sol conquis, arraché à la mort, d'une terre étrangère.

II

LE PARLEMENT DES FORÊTS

«Je suis perdu, et c'est comme si je ne connaissais pas mon chemin»

Brahim, cité par Smain Laacher (*Le peuple des Clandestins*)

«Dans le foyer, se croisent deux lignes, la ligne verticale et la ligne horizontale. La ligne verticale est celle qui monte au ciel et qui descend jusque sous la terre, au pays des morts. La ligne horizontale représente la circulation terrestre; toutes les routes qui mènent à travers la terre à d'autres lieux»

John Berger, «l'exil» (revue *périphérie.net*)

VERSANT OUEST

Sur une route, il y en a qui marchent, non, il y en a qui avancent sur la route sans savoir où ils vont, non, sur les bas-côtés d'une chaussée défoncée il y en a qui se demandent s'ils vont arriver quelque part en suivant les morceaux de route, ou plutôt, à peine jetés sur l'épais bitume gravillonneux il y en

taire, leurs phrases espacées par de longs silences, ça prendra une semaine au moins, pour revenir, non, moins, cent, cent-vingt kilomètres c'est cinq jours, pas plus, il faut marcher sans se poser de question, pour toi peut-être, mais pas pour les autres, lui avec sa jambe, pourquoi ils ont fait ça, parce qu'ils ne savent pas quoi faire, cent-vingt kilomètres, moi je pense que c'est plus, on a roulé au moins quatre heures, oui mais il n'avancait pas ce camion, ça montait tout le temps, et ça tournait, une vieille route de montagne, tu sais où on est, dans quelle montagne on est, non, si, on est dans ce qu'ils appellent le canyon, avec des pics à deux ou trois mille je pense, il y a la frontière pas loin, qu'est-ce qu'on va manger dans cette campagne, est-ce qu'on va trouver un village, pas sûr, c'est ce qu'ils voulaient, nous perdre dans un coin vide, il faut descendre, on trouvera des maisons plus bas, faut pas rester là, les gens nous donneront bien quelque chose, oui des cailloux sur la figure, des balles même, quand même pas, tiens dans les campagnes ça marche comme ça, les maisons isolées, il y a toujours un fusil, on manquera pas de bois pour du feu en tout cas, qu'est-ce qu'on va manger, on verra, des pigeons, à un arrêt j'ai entendu des roucoulements avec des bruits d'eau, une fontaine qui coulait, avec quoi tu veux les attirer, il faut trouver du pain, au moins, bon on y va, des pelures de fruit, arrête de rêver, on va manger notre salive et des fonds de

poubelle, si on en trouve, on a bien de la monnaie, il faut pouvoir acheter, à qui, il faut descendre, on est trop haut,

non, il y en a d'autres, déjà en route, comme déposés à l'endroit habituel, prenant déjà le chemin du retour, le gros Magirus-Deutz à peine reparti, ils sont trois, il y en a un vêtu de noir, bonnet noir, gant noir, pull noir, et il y en a un autre qui porte trois pantalons, trois pulls, trois blousons, il y a une femme, qui porte un survêtement avec un pull par-dessus et un sac-à-dos kaki, c'est elle qui parle, on dirait qu'elle cherche quelqu'un en marchant un temps à reculons, il ne faudra pas suivre la route tout le temps, elle fait trop de détours, on coupera par la forêt, ils continuent de marcher et réfléchissent en marchant, non, dit l'homme au pull noir, c'est un coup à se perdre, dans une forêt on finit toujours par tourner en rond, et par se perdre, ils marchent encore sur la route caillouteuse et la femme répond, tu confonds avec l'Amazonie, tant qu'on voit le ciel on sait où on est, on n'a pas le temps de faire joujou dit l'autre, de tracer des triangles et tout ce qui s'en suit, je préfère suivre des courbes qui m'emmènent quelque part que d'aller droit en zigzaguant, sur le faux-plat descendant une rafale de vent manque de les précipiter vers le fossé, ils se recentrent sur la route, ce vent, dit le troisième en remontant le col de son blouson, va nous arracher la

tête, en montagne c'est comme ça, dit l'homme en noir, le vent souffle plus fort à la tombée du soir, chez moi c'est comme ça, chez toi c'est la chaleur non, non, l'hiver il neige, on fait du ski, du ski tu te fous de moi, exactement, et c'est pas nouveau, quoi pas nouveau, le ski, c'est pour ça, dit la femme, dans la forêt on sera à l'abri du vent, on avance pas sur cette route, tu crois qu'on ira plus vite dans les bois, avec la boue, les feuilles, les ronces, dit Triple-couche, c'est bien pour dormir voilà, tu oublies, dit-elle en s'arrêtant, que sur la route on nous voit, et alors, et alors rien, répond la femme excédée, du coup ils se taisent en avançant, courbés sous une rafale de vent, puis la femme reprend, tu fais semblant de ne pas comprendre, arrête, dit l'homme aux trois pulls, tu t'imagines qu'on n'est pas repérés, ils nous ont escortés jusqu'ici, escortés, et alors, la chasse continue, ils ont fait une partie du travail pour aggraver notre cas, qu'on n'ait plus qu'à nous pousser dans le précipice, tu penses qu'ils nous ont amenés jusqu'ici pour quoi, l'autre répond d'un geste vague du bras au-dessus de la tête, je vais te l'expliquer, soit on se perd dans la montagne et on passe la frontière sans le savoir, et là on se fait tirer dessus par ceux d'en face, ou coffrer, soit on finit dans un ravin, bien sûr c'est ce qu'ils veulent ces fils de pute, il faut qu'on avance au plus vite, sans se perdre, et planqués, planqués, t'as vu combien on

était dans le camion, on s'en sortira par petits groupes, déjà, ceux qui ont de l'argent, ils rentreront en autocar, qu'est-ce qu'ils font, ils sont là-bas, ils bougent pas, on n'a pas de temps à perdre, ohé,

non, plus haut il y en a un autre qui marche, un qui marche et qui regarde derrière lui de temps en temps pour voir si personne ne l'a suivi finalement, pour voir si aucune voiture n'arrive sur cette route impraticable, il marche seul au bord de l'épaisse forêt car, descendant du camion il a préféré continuer vers l'autre versant, seul, laissant les autres redescendre et subir les assauts du vent, dans l'espoir de rattraper une autre route, convaincu que le camion rentrerait lui aussi sans pour autant faire demi-tour, qu'il aurait plus de chance de trouver un autobus en continuant de ce côté-ci de la lumière, on n'est jamais assez méfiant, même ici, dans ce silence qui l'a saisi, une fois le camion éloigné, ce silence des hauteurs, comme au-dessus des nuages, avec une odeur d'herbe et d'écorce d'olivier, un silence qui n'en est pas un, qui est le silence de ce qui s'est tu, qui est comme une note harmonique profonde, ni grave, ni aiguë, tenue dans l'air par la harpe des muses de la montagne, l'Olympe aurait pu se dire cet homme, je suis entré dans l'Olympe interdite aux humains, lui qu'on a amené ici, qui ne sait pas où il se trouve, qui veut retrouver le chemin de la zone

d'attente, en bas, un qui rebrousse chemin, un qui retourne d'où il vient, avec une bonne dizaine d'autres, il voit briller une rivière tout en bas, à l'aplomb des pentes presque verticales de la vallée, qu'il espère ne pas atteindre, cela voudrait dire qu'il s'est trompé de direction, qu'il est revenu vers l'Est, le long d'une frontière qu'il a déjà passée avec peine, la dernière avant l'ultime,

non, reprenant la route, en sens inverse donc, ohé, mais les trois devant ne sont plus visibles, tournant le dos à l'Olympe, ils marchent eux aussi, ils marchent nombreux sur l'antique bitume concassé, une petite dizaine, guère plus, comptant découvrir après chaque virage de quoi espérer, un panneau quelconque, un poteau électrique ou un abribus, ils avancent sans se poser de question jusqu'à ce que la route bifurque, à mon avis c'est tout droit, par là ça ressemble plus à une piste qu'à une vraie route, ça doit revenir au même, pas en kilomètres, ça m'étonnerait, on ne voit plus grand chose, qu'est-ce que tu cherches, des traces de pneus tiens, dans ce vieux goudron, bonne chance, ou des traces d'huile, il a raison, on doit pouvoir repérer le passage du putain de camion, pas évident à cette heure-ci, on n'a qu'à dormir par-là, le matin on y verra mieux, t'es folle ça souffle trop par ici, ça souffle en rafales, on n'est à l'abri nulle part, faut descendre un peu, plus bas ce sera pareil, on se coupera du

vent en rentrant dans le bois peut-être, oui voilà, regarde, la boue, partout, pour trouver un sol sec on va se perdre, perdus, on l'est déjà, non, pas avec la route, pour être à l'abri, le mieux, c'est le fossé, tu crois, sûr, on tapisse le fond avec des cailloux, on allume des feux, genre brasero, on se cale comme on peut, au-dessus ou à côté des braises, on n'a pas d'air dans la figure, oui on fait ça, allez, cinq ou six feux, s'il ne pleut pas, ça ira,

non, il y a les trois, donc, encore accrochés à la route sous les brusques assauts du vent, trois énergumènes de l'espèce des encombrants, roulant sous le vent comme sacs plastiques ou papiers gras, n'ayant pas croisé le moindre véhicule depuis qu'ils sont descendus du camion, faites comme bon vous semble dit la femme, je trace par là, je n'attends pas le groupe, et elle montre un sentier qui dévalent en contre-bas, je m'arrêterai pour dormir dans un moment, on s'épuise pour rien sur cette route qui ne mène nulle part, je pense, à une carrière peut-être ou une saignée dans la forêt, quelque chose comme ça, un cul-de-sac géant, un ravin, et les deux autres ne disent rien et le vent continue de siffler et la femme continue de parler, vous faites quoi vous, tu es folle mais on va pas te laisser, qu'est-ce que tu en penses, dit l'homme en noir à son congénère, c'est de la folie, bien sûr répond l'autre, bon d'accord on

s'abrite, on fait du feu, mais on ne sait pas ce qu'on va rencontrer, tu as peur du loup, ricane la femme, oui c'est ça, et des ours, et des serpents, on est sans rien, écoute, dit-elle, franchement, si ça arrive, on verra, je m'en fous, et elle avance sur le sentier, et les deux autres ne bougent pas, les pire bêtes féroces que je connaisse, crie-t-elle en marchant, elles ont deux jambes et deux bras qui dépassent d'une chemise, aucune chance d'en trouver dans la forêt, les deux hommes se décident à la suivre et s'engagent à leur tour dans la forêt,

non, il y en a un qui marche malgré l'ombre, le soir tombe aussi sur l'Olympe aurait-il pu constater, et dans le silence majestueux qui continue de le saisir, comme si les esprits des hauteurs retenaient leur souffle pour l'écouter, il se sent en devoir de leur parler, cette attention lui donne le vertige, il se dit qu'il est arrivé, qu'il ne quittera plus cette montagne, que c'est là qu'il doit être, ça ne dure qu'une fraction de seconde, il serre deux morceaux de pain dans les poches de son pantalon et il repense au moment où il les a glissés dans ses poches, il s'arrête et libère sa gorge en parlant, ils sont entrés dans le dortoir avec leurs casquettes blanches en hurlant «allez on sort, allez, allez, on part en promenade, grouillez-vous», ils renversaient chaque matelas, sans faire gaffe aux flaques d'eau, ils arrachaient les couvertures, «hop !», «hop !», «tout

le monde dehors» «ménage ! ménage!», et des types se sont pointés derrière eux, en combinaison, avec des masques et des vaporisateurs, j'aurais dû m'en douter, le bruit courait qu'ils allaient venir nous déplacer à cause d'une visite, et c'est arrivé, ils sont venus et nous ont poussés dans un camion sans dire autre chose que «hop!» «hop!», matraquant les jambes, attrapant par les pieds et traînant ceux qui restaient couchés à terre, «allez! allez! On va prendre l'air, on se dépêche!», j'ai pris mes deux morceaux de pain avec mon blouson et j'ai couru à la grille, le camion était là, encore des casquettes blanches, encore des gars en combinaison vaporisant un produit sur la plateforme et vaporisant aussi ceux qui montaient dans le camion, «serrez-vous, serrez-vous», en grimpant je demande où on va, pas de réponse, «lève les bras», je reçois un jet d'insecticide ou je ne sais quoi, je m'assieds où je peux, ils abaissent les bâches et nous voilà dans une demi-obscurité à entendre les jets des vaporisateurs sur les parois et les cris des militaires et de ceux qui ne veulent pas sortir du centre, je reçois le corps d'une femme en survêtement, elle tombe presque tout allongée sur moi, avec son sac à dos, ils lui ont attaché les poignets et les chevilles avec un Serflex, je l'aide à s'asseoir, elle crie des insultes aux types en uniforme, je lui dis d'arrêter, ils peuvent la mettre en prison, elle me crie qu'on y est déjà, je la laisse hurler, elle se calme, le

camion s'ébranle, on est secoué, elle se retrouve encore sur moi, je la redresse, «il faut que tu enlèves ça» je lui dis, «quelqu'un a un couteau?» elle dit, mais personne ne répond, personne n'a un couteau bien sûr, elle essaye de scier le plastique sur un angle en métal, elle tire sur ses poignets, ça ne marche pas, «commence par les chevilles» je lui dis «c'est le plus simple, allonge-toi sur le dos», je dis aux autres de se tasser pour lui laisser de la place, «lève les jambes, balance tes pieds en arrière au-dessus de ta tête et ramène-les devant comme si tu voulais les écarter, voilà, allez, ça va craquer, forcément, elle hurle encore des insultes mais ça ne marche pas, je lui dis «attends, lève-toi», elle se lève, je glisse mon pied entre ses chevilles, «tu es prête? Un, deux...trois!» j'abats mon talon d'un coup sec, elle réprime un cri, le Serflex cède, elle me remercie, «pour les mains», je lui dis, «je connais une méthode, assieds-toi, replie tes genoux sur ta poitrine», je dénoue un lacet de mes baskets, «donne tes poignets» je le passe en va-et-vient dans le bracelet cranté, je le lime, sans forcer, et ça finit par craquer, il y a des applaudissements, «tu as appris ça où ?» «c'est le genre de chose qu'il faut savoir» dit un gars en bonnet noir, « j'ai appris le truc, dans un camp, on était tassé dans une pièce minuscule, on était bien une vingtaine, ils m'avaient attaché les poignets dans le dos, et le type derrière moi me l'a coupé avec son lacet, sans lui, j'étais

bon pour devenir fou, carrément, à pas pouvoir me gratter, ni même pisser dignement, ni même me nourrir, quand on nous balançait du pain comme à des poules, je, assez parlé de ça, il y en a eu bien d'autres, continue, elle s'est mise contre moi, j'ai senti de la douceur, j'en avais oublié le goût, je sentais qu'elle se reposait un peu sur moi, un bref moment, elle me remerciait, je pouvais la toucher, un peu, sans paraître malhonnête, quelle chaleur ce fût, très courte, comme une caresse, elle m'a pris les mains, m'a souri, a récupéré son sac-à-dos et s'est assise dans un coin de la plateforme qui s'est mise à vibrer quand le camion a démarré,

non, les corps dormant maintenant d'un sommeil rythmé par les pics de froid, dormant serrés autour des braises sur la pente du fossé, il y en a un qui grommelle à voix basse avec un autre qui l'entend et lui répond vaguement, ce grand nettoyage, t'as compris toi, les combinaisons, du cinéma, en vrai ils nous ont vendus, quoi, oui au gars tout en noir, il n'est même plus là, ou alors le petit barbu qui parle beaucoup, et comme à chaque fois, quand on aura bien compris qu'on est dans la merde dans ces montagnes de merde où la frontière te passe entre les jambes sans que tu le saches, il faudra cracher deux cent cinquante pour éviter les balles et se faire ramener vers la côte, tu craches ou tu crèves, comme à chaque fois, comme dans le désert, moi je dis que c'est lui,

cette façon de te regarder, comme s'il te demandait «t'es pas encore mort toi, t'as de la chance, profite, ça vient, qu'est-ce que tu crois», rendors-toi, tu délirés là, t'es plus là-bas, tu paries, prépare-toi à appeler ta sœur pour le transfert d'argent, chut,

non, il y en a un qui continue de marcher seul sur la route, du côté encore éclairé de la montagne, un qui malgré le soir et le froid ne regrette pas d'avoir laissé le groupe, un qui ne parle plus depuis un bon moment et qui soudain est assailli par un souffle lancinant, n'es-tu pas complètement fou d'avoir pris seul cette direction, tu multiplies les chances de te perdre et de ne pas survivre, non c'est le contraire qu'il faut dire, ne compter que sur soi est une arme, bla-bla, à plusieurs on est plus fort, non, on est plus repérable, peut-être, non c'est certain, mais pour subsister ne vaut-il pas mieux avoir plusieurs yeux, plusieurs bras, seul on s'épuise vite, ça dépend, donc il faut accepter de vivre plus durement, tu t'en sens capable, malgré le froid et la nuit, il respire, il goûte le plaisir d'être seul avec le vent et les arbres au-dessus des rochers, il fait oui de la tête,

non, il y en a deux qui ont quitté la route donc, malgré eux, pour suivre entre chien et loup le chemin

ouvert par la femme au sac-à-dos kaki, tu sais où tu vas, dit Triple-couche, avançons tant qu'on y voit, répond-elle, on va chercher un endroit à l'abri du vent, briquet, couteau, vous avez ça, l'autre plonge la main dans une de ses poches et sort un tout petit canif, chapeau dit l'Homme en noir, comment c'est possible, on a été fouillé, coup de chance, hum ok, on te croit, tu pouvais pas le dire, dans le camion, que tu avais un schlass, ils marchent encore un bon quart d'heure, franchissant une espèce de butte, putain ça glisse, saloperie, de l'autre côté il doit y avoir moins de vent, mais la boue elle, elle est partout, on n'avance pas, je l'avais dit, arrête de râler ou retourne sur la route, mais on y retournera vous verrez, avancez bien plantés sur les pointes de pied, faites des petits pas, je suis presque en haut, ils progressent lentement en oblique sur cette pente boueuse, les deux hommes rejoignent enfin leur guide, en contrebas il y a une énorme pierre plate inclinée, qu'un grand pin a soulevée avec ses racines en tombant, ça nous fait un toit, on n'a qu'à faire un tapis de feuilles et un feu surtout, on va se faire repérer, on n'a pas le choix, tu veux te réveiller vivant, elle a raison, faut trouver du bois sec, les pommes de pins c'est parfait, ils s'activent comme si un compte à rebours ne leur donnait que quelques minutes,

non, dans le petit jour, avec entre eux les fumeroles remontant du fossé, il y en a qui se parlent sans se voir, tels des âmes errantes, la Femme à la cagoule, le Jeune Homme à la jambe raide, un barbu sans âge avec un haut de survêtement vert et quelques autres, scrutant le sol de la route, n'y'a rien, pas de traces de rien, dit la Femme à la cagoule, ici non plus dit le Jeune homme, alors, alors on continue tout droit, s'il avait tourné là le bahut, il aurait dérapé, y'aurait une marque, oui on n'a qu'à dire ça, alors tout droit c'est parti, droit dans le précipice, elle rit, on verra bien, cinquante-cinquante, j'ai les jambes molles, on ne peut pas dire que j'ai dormi, personne n'a dormi, moi juste un peu, à cause des bruits autour, plein de bêtes, des cris, des grognements, des raclements dans le sol, rien entendu, je me suis levée vingt fois, putain j'ai faim, ce n'est que le début, on s'est laissé avoir comme des bleus, arrête avec ça, on doit bouffer des kilomètres, c'est tout ce qu'il y a au menu, et des pinces de pins, le barbu montre un sac rempli de pommes de pins et prend la tête du groupe, ils recommencent à se taire au milieu de la vieille route, ils avancent dispersés, sur le dos gris-noir du serpent ondulant, disparaissant sur les versants montagneux, on dirait une procession de village sans cercueil, où allez-vous leur demande un esprit égaré dans les sifflements du vent, mais ils ne l'entendent pas, il y en a un qui repense à ce qu'ils disaient la

nuit d'avant au sujet du barbu, il le regarde marcher devant avec son sac de pommes de pins, c'est lui qui les aurait achetés soi-disant, c'est possible, il a l'air de savoir où il va, peut-être qu'il connaît le chemin, donc on a bien fait d'aller tout droit,

non, serrés maintenant autour d'un feu sous l'énorme pierre inclinée, il y en a trois qui parlent au lieu de dormir, une bonne soupe, dit l'Homme en noir, parle d'autre chose, des lentilles, des morceaux de viande, et du safran, du vrai, c'est cher ça, oui plus cher que le caviar, ça m'étonnerait, tu paries, j'en ramassais avec ma mère, à peine un gramme pour dix fleurs, à toute la famille on en ramassait cinq cents grammes par jour, hmm, tu ne me crois pas, si, si, quand on avait bien travaillé, on mangeait de la soupe au safran, tu poses ton index dans le pot, puis sur ta langue, et tu bois la soupe, j'en ai fait des kilomètres dans la montagne, mais on n'aurait jamais pensé dormir dehors, autant mourir tout de suite, silence dit la femme, on repart dès qu'on y voit, au lieu de parler, tu guettes, tu alimentes le feu, tu me réveilles dans une heure et demie, je te remplace, ok, ok, l'autre s'allonge à côté d'elle à l'abri de la pierre, fais attention avec ton coude, tu me fais mal,

non, il y en a un guidé par le manteau craquant de la route sous ses semelles, un dont les yeux ne lui sont

plus d'aucun secours, un qui ne voit plus que les étoiles, un qui marche donc coûte que coûte, lentement, qui trébuche dans le fossé quand ses pas ne suivent pas les courbes de la route, tu devrais t'arrêter lui dit le frissonnement des branches, ça ne sert à rien de continuer, tu vas finir par glisser dans un ravin, et ce sera la fin, je veux attendre le jour pour faire un feu et dormir un peu, je ne veux pas attirer les garde-frontières, la nuit on te voit de plus loin, foutaise, on ne sait jamais, si haut il n'y a personne, ça fait des heures que tu marches et tu n'as rien vu passer, ils surveillent le territoire de là-haut, et il montre les étoiles,

non, abasourdis il y en a qui regardent autour d'eux, la route ne les a conduits nulle part, ils sont dans l'immense clairière d'un chantier forestier abandonné depuis longtemps, ils se sentent piégés et se taisent, je vous l'avez dit, que la route n'était plus empruntée, fallait partir à gauche, qu'est-ce qu'on fout ici, ça se voyait bien, avec toutes ces herbes partout, hautes comme ça en plein milieu, une journée de marche pour arriver là, crie la Femme à la cagoule, et sa voix résonne entre les arbres, on s'est planté, depuis le début elle ne me disait rien cette route, on ne va pas revenir sur nos pas, dit le barbu, elle est bonne celle-là, tu veux rentrer dans la forêt, on ne va jamais retrouver la bonne route

comme ça, mais si, et on ne peut pas perdre une journée, il faut couper à travers bois,

mais pour l'instant ils ne bougent pas du tout, ils restent droits comme des tiges plantées ici et là,

non, il y en a un qui marche donc, toujours seul, et l'obscurité ne l'arrête pas, il mange un morceau de pain dur, il sent le froid au bout de ses pieds, il parle, non, le silence est si intense et si profond que du roulement de ses pas monte comme une parole, elle tambourine sur la route et dans l'air glacé de la nuit, quelqu'un lui parle en somme, et c'est un peu lui-même, mais pas tout à fait, car il écoute aussi, et il répond, je suis fier de toi, chut, tu me diras ça plus tard, tu vas me porter la poisse, laisse-moi parler, tu as passé la montagne plusieurs fois, il le fallait, c'est tout, c'est comme ça, tu n'es pas mort, on ne meurt pas comme ça, je suis dur au combat, tais-toi, tu vas me porter malheur, tu es resté sans boire ni manger des jours entiers, comme des tas de gens partout, et tu n'es pas mort, arrête de répéter ça, non je ne suis pas mort, je ne mourrai pas, je te le dois, tu ne me dois rien, si, que vas-tu faire, un miracle, comme à chaque fois, renverser le cours des choses, souffrir, renverser, j'arrive au bout là, au bout, alors dors, dors, s'il te plaît, il ne faut pas, pas maintenant, j'arrive au but, et tu me retardes, ils ne te laisseront pas tranquille tu

sais, tais-toi, personne n'est tranquille, qui est tranquille, n'ajoute pas de morts aux morts, je t'ai dit que je ne pouvais pas mourir, ça ne se peut pas, ça fait des mois, ça fait presque deux ans, que je tiens, ça finira bien tout ça, en descendant du camion ça a basculé, oui au milieu de la route, au moment où ils ont décidé d'arrêter le camion, où ils ont hurlé, «sortez, allez, pause, allez prendre l'air», on s'est levé et on est sorti, j'ai aidé un jeune qui boitait à descendre de la plateforme, une vieille avec sa cagoule aussi; le moteur tournait toujours, au moment donc où la portière a claqué et que le camion a démarré, je suis resté figé, sans vraiment croire que ce qui se passait se passait, qu'on nous jetait là, j'ai couru derrière le camion en essayant de crier, et puis j'ai marché, puis je me suis arrêté, puis le silence est venu, j'étais seul avec mon essoufflement et le silence autour, qui était comme une présence qui me demandait de parler, une force énorme est entrée en moi à ce moment, dans ce vide d'homme à perte de vue,

non, ils avancent maintenant en ligne comme des rabatteurs, sans savoir où ils vont, le long d'une pente qui domine la vallée, la route fait comme ça, dit le Barbu d'un grand geste circulaire, en bas on remontera dans la direction opposée du soleil, l'Est, et on recroisera la route, tu t'imagines ça, dit la femme encagoulée, je le sais, je le vois, c'est

logique, vous la voyez la route, regardez-bien, elle fait un virage au-dessus des rochers là-bas, on ne la voit plus et toc elle réapparaît au niveau de la clairière, là, vous le voyez le trou dans la forêt, faudrait pas tomber sur les gardes, non, ils travaillent à la jumelle sur les crêtes, allez on avance, je crois qu'on en a perdu, il en manque, combien, aucune idée dit le Jeune homme, tant pis pour eux, ils ont repris la route dans l'autre sens, trois ou quatre peut-être, quatre, rectifie le Barbu, une famille avec un enfant, vous l'avez bien repérée, non, une femme, son mari, son frère et son grand fils, ah c'était une famille, oui des gens qui ne parlent pas, enfin à moi, ils m'ont parlé, surtout par gestes, je n'ai même pas compris d'où ils venaient, ils t'ont proposé de l'argent, non, si, ils s'imaginaient qu'en payant tu les sortirais de là, c'est bien ça, mais n'importe quoi, non pas n'importe quoi, tu crois pas que j'ai compris, qu'est-ce que tu as compris, la Femme enlève sa cagoule, toi t'es pas net, répète ça, je dis que t'es pas net, je te sens pas, tu nous guides là, plus ou moins, t'es un guignol, tu fais un sale boulot j'en suis sûre, oh arrête c'est pas le moment, coupe le Jeune, faut trouver notre chemin, il va t'aider lui, tu vas voir, crache la Femme et elle ramasse une pierre qu'elle jette loin, on se calme, le Barbu secoue la tête en signe d'incompréhension et de lassitude, par là dit-il, à l'ouest, on va t'appeler la boussole coupe la

Femme, ça descend raide, on s'arrêtera en bas je pense, passe par où tu veux dit-il à la Femme en haussant un peu le ton, je te préviens j'ai pas d'argent répond-elle, et l'autre tourne ses paumes de main vers le ciel en signe d'indifférence mais c'est le Jeune homme qui parle, y'a rien à vendre ici, t'as remarqué, t'aurais les poches pleines ça changerait rien, oui on en reparle dans deux jours rumine la Femme en commençant à descendre, et les voilà dévalant la pente en zigzag, forcément on recroisera la route, forcément répète la Femme, et ils se taisent dans le tintement des feuilles.

VERSANT EST

Sur le versant d'en face, par bandes rectilignes, dans le pays d'en face, où les herbages sont les mêmes, et les mélèzes dressés aussi haut, en voilà d'autres qui supportent le froid depuis le matin en se disant qu'ils sont presque au bout du chemin, en voilà qui marchent en troupeau, marchent sous surveillance, les mains presque sur la tête, marchent en colonnes, prêts à se coucher à la moindre alerte, prêts à courir sous les balles, marchent vers la porte, celle par où, indestructibles après tant de gouffres et de morts laissés en chemins, ils vont entrer dans le saint des saints, le pays du papier, le pays où tombera entre leurs mains le papier, le

pays où des arbres tombera le papier, où à force de prières et d'attente, à force de récits, de formulaires et de dépositions, une feuille arrivera et les délivrera, mais pour l'instant ils marchent entre les maisons d'un hameau d'altitude, guidés par ceux qui, par les mêmes détours, ramènent chaque soir leurs bêtes à l'étable, quand il fait encore jour, pas comme maintenant car ils doivent éclairer le chemin avec leurs lampes, mais seulement quelques secondes pour ne pas attirer l'attention, et on retrouve parfois un homme égaré à travers champs ou tombé dans un fossé, froid et sec, en voilà qui marchent vers l'étable justement, baisser bien tête, aller au fond, au fond et il leur montre la mangeoire installée sur le mur du fond, pas de bruit, dit le guide en faisant le geste de fermer sa bouche, ils rentrent tous en file indienne et se répartissent dans les boxes, sit down, il les regarde hésiter, puis finalement s'asseoir dans la paille, puis il bloque la porte avec un crochet,

non, il y en a un qui somnole, un qui est sensé faire le guet près d'un reste de braises sous la pierre penchée qui sert d'abri, un qui sursaute en entendant une sorte de grognement mêlé de craquements de feuilles, il se lève et tourne sur lui-même plusieurs fois et ne voit rien, vous entendez, les deux autres s'ébrouent, vous entendez, y'a rien, rendors-toi,

mais ça grogne là, c'est toi qui grogne, il pose sa main sur la pierre et la retire comme si elle brûlait, ça bouge putain, il contourne la pierre et voit une masse brune sur la cime couchée de l'arbre, levez-vous, il y a une bête dans l'arbre, derrière, quoi, dans l'arbre, une bête, une grosse, elle gratte le haut du tronc, les deux autres se lèvent d'un coup, la Femme attrape son sac-à-dos, qu'est-ce que tu, et elle voit la pierre bouger légèrement au-dessus d'elle, et elle sort de l'abri, venez, elle crie, et elle court et l'Homme en noir attrape Triple-couche par le bras, et ils courent eux aussi, ils dévalent la pente abrupte en se retenant aux branches, ils ne s'arrêtent que bien plus bas, tu vois quelque chose, non ça va, elle ne nous a pas suivis, on ne l'intéressait pas, tu l'as vu dit la Femme, non, et toi, l'Homme en noir secoue la tête, je l'ai entendue, c'était quoi, un ours, on ne reste pas là, il dit, tu veux retourner sur la route, je veux surtout rester en vie, ça change rien la route, elle est à côté, tu crois qu'ils n'y vont pas sur la route, on n'a qu'à remonter par là,

non, à la pointe du jour la fatigue a fait son travail, le marcheur solitaire s'arrête sur le bord de la route, il doit boire, il comprend maintenant que l'urgence est de boire et il ne voit pas comment, il en est sûr à présent, il doit quitter cette fichue route qui n'a donné encore aucun signe de vie, qui

n'est qu'une route pour personne, juste pour lui, pour ce jour où il se retrouve seul à avancer sur ce canyon, au-dessus de vallées vertigineuses, il doit trouver de l'eau, il descend dans le ravin, il va de pierre en pierre, il avance assis, appuyé sur la paume des mains, maintenant il en est certain, il ne remontera pas sur cette route, à moins qu'il n'en trouve une autre plus bas, il n'y croit pas, il doit continuer à dévaler ce ravin, il ne trouvera pas d'eau sur les pentes, la descente s'emballe, il retient la vitesse de ses jambes mais finit par trébucher et par rouler comme un sac poubelle dans une décharge, il protège sa tête, sa course est très longue, merde, merde, merde, il rebondit, c'est interminable, incontrôlable, je vais crever cette fois je vais crever, pourquoi j'ai fait ça, pourquoi j'ai fait ça, ça m'a porté la poisse d'entendre ne meurs pas, c'est ce qui m'arrive, reste en boule, la technique du hérisson, un tronc d'arbre dévie sa course d'un coup d'épaule, ça ne veut pas s'arrêter, il crie comme si on le lynchait et c'est exactement ça, à chaque rebond il est frappé, aux jambes, au dos, aux épaules, aux bras, au crâne, aux doigts, il évite par chance un amas rocheux, déchire ses vêtements et sa peau sur les branches et les buissons, glisse, glisse maintenant sur une langue de graviers, sans que rien ne l'arrête, gros caillou jeté, comme aspiré par le tréfonds, puis il remonte

une sorte de tremplin terreux au dessus du vide, puis il tombe et fait un trou dans la rivière,

non, ceux d'en face ont disparu des images satellites, on ne les voit plus avancer en bandes rectilignes sur le versant est, ils sont rentrés à l'étable, accroupis dans le noir sur ordre de leur guide, qui marche maintenant en direction de la ferme, on ne doit pas les entendre, dit-il une fois attablé dans la maison, il ne faut pas attirer l'attention dans le village, on les garde combien de temps demande celle qui est peut-être sa femme ou sa sœur, en coupant du pain, oh plusieurs semaines, pourquoi si longtemps, ça va coûter, ils sont combien, j'en sais rien vingt ou trente, j'irai les compter demain, faut les nourrir, c'est comme ça, y'a du monde à la frontière, ils ont mis des renforts, si on les lâche làils vont leur tirer dessus, attends, nous on a juste à les amener au point de passage sans se faire prendre, réfléchis deux minutes, si on les largue au mauvais moment et que ça se gâte, plus personne ne passera par là et on ne nous enverra plus de groupes, j'attends le feu vert de qui tu sais pour savoir quand ça se libère un peu là-haut, il nous coûte cher celui-là mais avec lui on sait quand on peut y aller tranquille, qu'est-ce que je leur donne, du pain et du lait, j'irai les compter et je te dirai ce qu'il faut donner, le froid arrive il paraît, ça va peut-être faire fuir les renforts là-haut,

j'espère, plus on les garde longtemps, plus on a des ennuis, faut pas que ça descende trop non plus, après y'a des morts et ça c'est pas bon, y'a le nom du village dans le journal,

non, les égarés descendent dans la vallée, ceux qui depuis l'arrêt du camion en pleine montagne n'ont fait que suivre une route qui n'en était pas une, et maintenant ils dévalent les pentes entre les arbres, sans cap, espérant vaguement tomber sur une vraie route, il faut bien qu'elle existe cette route, on l'a prise, chut dit le Barbu en levant une main, à l'affût d'un bruit de moteur qui pourrait aider à s'orienter, qu'il arrête de jouer au Sioux dit à la fin du temps mort Dame Cagoule qui n'a plus sa cagoule, il va nous faire le coup combien de fois, la seule chose qu'on entend de mieux en mieux c'est la rivière, quand on aura le nez dessus, il nous dira peut-être encore que la route c'est par là, il lui demandera peut-être d'arrêter de couler, à la rivière, on vient de là-bas dit Jambe raide, à moins dix ou disons moins le quart, pourquoi on n'y va pas, tu es sûr de ce que tu dis, oui, la courbe du soleil va de là à là, on l'avait dans le dos, oui mais la terre tourne dit la vieille, elle lâche un rire moqueur, et ça claque juste à ce moment en contrebas, plusieurs détonations, puis plus rien, puis à nouveau des détonations, nom de Dieu ça tire, au premier coup

de feu tous ont bondi vers le haut comme une volée d'étourneaux, des chasseurs, crie le Barbu, ça vient de loin en bas, on remonte, dit quelqu'un, par ici dit Jambe raide, suivez-moi, c'est notre direction, puis encore des tirs, couchez-vous, puis le silence semble définitif, des chasseurs bien sûr dit la Femme à la cagoule dans un souffle, chasseurs de prime, et sur l'affiche y'a notre gueule, mais y'a pas écrit «morts ou vifs», mais «morts» seulement, il faut récupérer la piste, on va la retrouver, remonter par là, ils se relèvent et certains regardent le soleil encore bas comme la seule chose à pouvoir les aider un peu, semble-t-il, à cet instant,

non, il en reste trois à tuer dans la forêt, qui couraient déjà par à-coups, fuyant un ours, trois spécimens assez peu charnus qui sont déjà sur la liste des disparus, putain ça canarde en bas dit l'homme en noir, ça venait d'où, impossible de savoir avec l'écho, ça doit être tout en bas répond Triple-couche, on va par où, la Femme ne dit rien et tend le bras pour montrer où elle veut aller, t'as une idée d'où est la route, par là répond-elle, elle contourne la crête, on devrait la croiser de l'autre côté, c'est quoi ces coups de feu, je sais que les douaniers d'en face peuvent nous dégommer comme du gibier, la frontière n'est pas loin, on entend la rivière, on ne s'en sortira pas si on ne se repère

pas, il faut absolument trouver un village, quelque chose, pour boire, au moins, putain de sapins, y'a que ça, pourquoi tu dis ça, on peut pas grimper dedans, je cherche un point haut, y'a que les arbres, il faut grimper, je sais pas faire ça dit Triple-couche, j'ai le vertige, il faut être deux, impossible sinon, faire une sorte de cordée, et toi, jamais fait ça répond l'Homme en noir, moi non plus dit la femme, je ne vois pas ce qu'on peut faire d'autre, si on y arrive ça peut tout changer, déjà il faut repérer un arbre d'où on peut voir quelque chose, assez gros, assez haut, et la crête on peut pas y monter dit Triple-couche, trop loin, trop haut, tu veux y aller en basket, voilà ce qu'on fait, on se sépare, on part en ligne droite, on se retrouve dans dix minutes pas plus, n'allez pas à plus de cinq six cents mètres, si vous trouvez le bon arbre, ou de l'eau bien sûr, on y va, sinon, on recommence ailleurs jusqu'à ce qu'on trouve, ça vous va comme ça,

non, une fois la porte refermée de l'étable sur la troupe humaine assise dans le noir, le silence dure jusqu'au milieu de la nuit, jusqu'à ce que le froid de la montagne oblige à se serrer, à tâtonner, une épaule, une main, des cheveux, à se bousculer, à scruter l'espace avec les doigts, à se serrer, à

s'enfouir sous la paille odorante et à se parler, indistincts, groggy, défiant toutes les règles de la conversation, ne sachant pas qui parle et à qui, à tort et à travers, bredouillant une sorte de concert de voix frottées les unes contre les autres, là, c'est sec là, et y'a moins d'air, vous permettez, on se rapproche un peu, faites confiance oui, pardon, si vous pouviez, voilà, il y a quelqu'un allongé là, oui il dort, oui c'est normal, venez, venez, collez-vous, c'est ma jambe, attendez je la déplie, ça souffle moins on dirait, debout ça va, par terre c'est froid, mettez de la paille, t'as faim, je crois qu'il y a un oiseau, peut-être plusieurs, t'as faim, oui, vous êtes sûr, ils se sont fait enfermer, non ils doivent avoir leur nid dans un coin, ils sont gros on dirait, comment tu veux faire pour les attraper, on verra, demain matin, il y a de l'eau là-dedans, éteins ta lampe, je regarde, c'est une baignoire, il va revenir demain tu crois, le guide, on n'en sait rien, mais on est mieux que dehors, tu sais ce groupe qui attendait dans la montagne, leur passeur avait dit je reviens, sauf que dans la nuit il y a eu un orage terrible, ils ont voulu s'abriter quelque part et la moitié sont tombés dans un ravin, quarante, j'y pense tous les jours quand je marche, quand je dors et quand je mange, j'ai pas entendu parler de ça, c'était l'année dernière je crois, on raconte beaucoup d'histoires pour faire peur, si si c'est arrivé, je connais quelqu'un dans mon village qui attend toujours pour

recupérer le corps de sa tante, ça fait des mois et des mois, si, si, mais personne n'ira les chercher, t'as entendu les oiseaux, ils volent par là, on les dérange, j'espère qu'on n'est pas juste en-dessous, pourquoi, devine, pour pas se faire chier dessus, ça porte bonheur, la merde ça porte bonheur, j'en ai pris des tonnes dans la figure, qu'est-ce que je vais être heureux, un grand silence suit, puis une voix chuchote, on n'est plus très loin de passer, dès qu'on sera sur le versant d'en face ça ira mieux, on n'aura plus qu'à descendre, vous croyez, oui en descendant, il y a un bureau quelque part, c'est là que tu remplis une demande, il faut raconter pourquoi, comment tu es parti, ils écoutent, ils écrivent tout, il faut faire très attention à ce que tu dis, je sais, parce que sinon, si tu réponds mal, tu repars, ils te renvoient, et tout ça, l'argent, tout ce qu'on a payé pour toi, je sais, mes parents ont tout vendu, des terres et du bétail, fini, envolé, oui je sais, il faut dire qu'on vient pour étudier, oui c'est ça, ils vérifient tout, tu parles de ce que tu connais mais tu arranges, tu comprends, tu dis les études, tu viens pour les études, je sais on m'a expliqué ça dès que mon père m'a dit «tu pars», moi je voulais pas, mais le frère de mon père est venu, et mon grand-père aussi, on a bu le thé avec un ami, et l'ami m'a expliqué que j'allais partir, qu'il prêtait l'argent à la famille, pour nous aider, que je n'avais qu'à trouver du travail

là-bas et que les choses s'arrangeraient, cet ami il m'a donné un téléphone et il arrive à m'appeler presque tous les jours pour savoir où je suis, il prend des nouvelles pour les donner à la famille et il me dit ce que je dois faire, où aller et tout, et ce que je dois dire pour les papiers, t'as quel âge, seize ans, tu dis l'ami, mais c'est pas un ami, c'est l'organisateur, vous l'avez payé, oui, mais il a des adresses pour un travail, il t'a dit quel travail, non pas encore, il t'a dit où, non pas encore, il attend de voir si je passe avec les papiers et tout, j'entends plus voler les oiseaux, ils ont compris qu'ils étaient prisonniers, ils vont attendre que la porte s'ouvre pour prendre leur chance, on n'a qu'à dire que le coin pour les besoins c'est là, par là, il a bloqué la porte, oui, pas de parents non plus c'est mieux, je dis père disparu, mère morte, dis ta vraie religion, parce que si tu dis celle qui t'arrange, celle qui peut faire mieux comprendre que tu sois parti et qu'il t'interroge sur les coutumes et qu'ils voient que tu racontes par cœur, alors tu peux être sûr que tu devras sortir du pays, on pourra recouvrir avec de la paille, il faudrait faire un tas de paille ici et mettre quelque chose pour qu'on se cache, comment on peut faire, il faudrait une bâche, tu es parti seul, oui, d'abord j'étais fier de faire ça pour la famille mais je ne savais pas ce que je faisais, maintenant je vois, tu vois quoi, je ne sais pas, c'est trop pour moi, parce que cette chance que

je dois avoir c'est pas ma chance, pas que ma chance, c'est pour tout le monde, ma sœur, mes parents, mes grands-parents, c'est beaucoup, mon pays presque, parce qu'il va mal, il est comme dans la vase, sans fond, où tout le monde se noie, tu dois en sortir pour le rattraper, tu vois ce que je veux dire, une serviette ça irait, il faudrait un fil à cette hauteur, quelle hauteur, dans le noir je ne vois pas, au moins un mètre vingt, on fera ça demain, oui, à la lumière, on se serre pour la nuit, venez, sinon on ne dormira pas, on tombera malade, les corps se rapprochent, les bras se prennent, le vent siffle sous la porte,

non il est poussé par le courant, celui qui après son interminable chute dans le ravin a fini dans la rivière, il maintient sa tête hors de l'eau, rien n'accroche sous ses pieds, il y a trop d'eau, il tournoie, il file vers l'aval à grande vitesse, emporté comme une branche, il tente de se rapprocher de la rive, mais il ne maîtrise absolument rien, il retient son souffle, pour l'instant le cours d'eau semble juste s'élargir, aucun rapide en vue, ça risque de durer comme ça un moment, où je vais, où je vais, se demande-t-il, je suis fichu,

non, sur l'arbre enfin trouvé, branches basses, solides jusqu'en haut, et permettant de voir loin,

d'apercevoir enfin la possibilité d'un toit, d'une route, d'un indice qui puisse guider les trois indésirables vers un lieu habitable, ils sont deux, l'Homme en noir et la Femme au sac-à-dos kaki, Triple-couche resté en bas, se suivant de près dans leur lente ascension, seuls ils n'y arriveraient pas, mètre par mètre, prêtant une épaule, un bras, le creux d'un coude, là où les prises manquent, une tête même, pour se hisser, s'agripper, oui la tête de l'homme en noir, c'est justement elle qui reçoit à cet instant le pied de la femme au sac-à-dos kaki maintenant qu'ils sont parvenus aux deux tiers de la hauteur, ne regarde pas en bas, pas de danger dit l'homme regardant au-dessus de lui, et il guide le talon de la femme vers le sommet de son crâne, tu y es, vas-y pose, c'est bon demande-t-elle, oui vas-y, et elle atteint la branche supérieure grâce à ce marchepied, et elle n'a plus qu'à s'y allonger pour tendre la main et l'aider à se hisser à son tour sur la branche suivante, à une quinzaine de mètres du sol, tu crois qu'on va réussir à redescendre, demande-t-il, on verra, déjà on monte, ça va là-haut, crie d'en bas Triple-couche, on avance crie l'Homme en noir en attrapant le poignet de la Femme, il fera nuit dans deux ou trois heures, la suite a l'air plus simple, quand on arrivera là-haut on verra comment il est foutu ce foutu pays, le temps est clair, c'est le bon moment pour voir loin, regarde cette lumière à mesure qu'on monte, t'es où, à ta gauche au-dessous,

là je vais avoir besoin de toi, on y est presque, il faut que je cale mon pied là, tu peux monter un peu, l'épaule, ok c'est bon, je ne bouge plus, putain c'est haut, tu me vois, oui t'es trois mètres plus haut, je ne vois que tes jambes, parle plus fort, je viens d'entrer à l'étage des concerts, il y a des oiseaux partout, excusez-moi, je vous dérange, ils ne m'écoutent pas, s'il vous plaît, vous savez où je pourrais trouver un village, une maison, ils n'ont pas l'air de vouloir répondre, tu les entends, non, essaie de monter, ah, il y en a un qui siffle plus fort et plus aigu que les autres, il s'est rapproché, il me parle, personnellement je ne savais pas à quoi ça ressemblait, une tête d'homme, en voir un de si près ça fait drôle, une, s'il vous plaît, vous dites que êtes perdue, pas qu'un peu oui, vous n'avez qu'à rester ici, non je veux juste retrouver ma route, où voulez-vous aller, là où il y a des maisons, une route, l'oiseau se tait brusquement et s'élance en ligne droite et la femme le suit des yeux et bientôt ne le voit plus, mais un point au fond, un bout de toit rouge et de mur blanc émerge des flots vert foncé de la forêt, face au couchant, terre crie la Femme et elle hurle de joie et elle entend en bas Triple-couche, qui appelle, qu'est-ce qui se passe, tout va bien, tu m'entends, oui je t'entends, tiens-toi prêt, et elle sort un gros caillou de son sac à dos, enveloppé dans un sac en plastique bleu, tu m'entends, je vais jeter une grosse caillasse, tu

tourne le dos au soleil d'accord, d'accord, tu me vois, non, déplace-toi, ça y est oui je te vois, tu vois mon bras, oui, c'est par là que je vais jeter le sac, tu dois voir où il tombe, d'accord, c'est clair, oui c'est clair, et elle balance la pierre vers le haut pour qu'elle retombe bien à l'aplomb dans un espace dégagé, dans l'axe tracé par l'oiseau, tu l'as vu tomber, oui crie Triple-couche, tu ne peux pas le rater, c'est un sac en plastique bleu, cherche-le, mais n'y touche pas, on arrive, et elle regarde la tâche rouge du toit et le petit bout de mur au-delà des étendues de pins noirs,

non, à la porte de l'étable dans le jour qui vient, le silence est tel qu'elle lâche d'un coup le grand sac en épais papier rempli de pain rassis, la femme ou la sœur du berger de la veille, et qu'elle soulève le crochet pour vérifier que le groupe est bien toujours là, oui ils sont là, ils dorment profondément malgré le froid et l'inconfort, ils ont marché huit heures dans la neige le jour d'avant, la porte est ouverte, pas un mot, elle sait qu'ils vont sortir, elle a l'habitude de ces animaux-là, en effet en quelques instants tout le monde est dehors, elle les compte, stop, pas bouger, un, deux, trois, quatre, cinq, un, deux, trois, quatre, dix, un, deux, trois, quatre, quinze, seize, dix-sept, dix-huit, ok, puis elle montre le sac à pain et fait le signe de manger, puis elle dit attendre en ouvrant la main et

retourne vers la ferme d'un pas rapide et on la voit revenir avec un énorme pot à lait qu'elle tient avec les deux mains et qu'elle pose devant la porte, puis elle montre comment il faut s'y prendre en trempant un morceau de pain dur dans le pot, puis elle montre le pot pour dire allez-y, un homme lui dit toilettes, la femme secoue la tête et montre l'étable, pas bien, mais elle continue de secouer la tête et de montrer l'étable, puis elle fait un autre geste pour dire que c'est comme ça, bientôt partir, manger maintenant, il y en a un qui prend un morceau de pain dans le sac et s'en donne deux petits coups sur le front, aïe, et les autres rient, vous avez confiture, les rires redoublent, puis il trempe le morceau dans le pot de lait, des coups de feu se font entendre très loin, irréels presque, qu'est-ce que c'est que ça, la femme fait une moue pour dire qu'elle ne sait pas, elle fait comprendre par un signe que c'est loin, guerre, rebelles, mauvais, morts beaucoup, mais pas ici, personne n'a l'air convaincu,

non, maintenant regroupés par la faible lumière du soir, ils ne veulent pas se perdre de vue, eux qui pour l'instant se demandent toujours s'ils suivent la bonne direction, effrayés qu'ils sont à l'idée de retrouver la frontière, eux qui l'ont passée déjà sous les balles voici des mois, et qui ont entendu des détonations claquer il y a quelques heures, quelqu'un a-t-il de l'eau, demande le jeune homme qui

boite, personne ne répond, il faut trouver de l'eau, on va en trouver dit le barbu, oui à la prochaine station-service dit la Femme à la cagoule, on peut en trouver, il porte un anorak marron celui qui parle, avec ça, de sa poche il sort une paire de petits ciseaux, il faut savoir attendre mais ça marche, tout le monde s'arrête autour de lui, de quoi tu parles, si on ne boit pas, on ne pourra plus avancer, c'est une souffrance atroce, et puis ça ne prévient pas, le moment où tu tombes, les muscles se raidissent, d'accord mais explique comment tu veux faire, il montre la forêt, les arbres, d'abord il y a la pluie sur les feuilles, ou la rosée, mais il a plu quand la dernière fois, il y a plusieurs jours, donc plus d'eau sur les feuilles ou dans les creux, rien au sol, pas de flaques, si vous en trouvez une, n'aspirez pas, on ramène l'eau avec ses mains, comme ça, vers la bouche, doucement, autrement tu avales de la terre et toute la merde, avec les ciseaux tu veux faire comment, c'est assez simple, tu fais un trou dans l'écorce, comme ça, tiens, dans cet arbre par exemple, il m'a l'air bien, normalement ça marche à cette saison, après tu fais tenir une brindille dans le trou, l'eau va perler et en dessous tu recueilles les gouttes comme tu peux, tu attends que ça se remplisse, si on veut faire ça, ça veut dire qu'on reste là, qu'on campe là dit le barbu, oui, il faut boire, qu'est-ce qu'on décide, il y en a quelques uns, trois ou quatre, qui sont déjà repartis après

avoir vaguement écouté d'un peu loin, l'un d'entre eux dit pourquoi ils s'arrêtent il y a un problème, de quoi il parle le vieux dans son vieil anorak, moi je continue, la route elle est par là, il y en a qui ont soif je crois, qu'ils arrêtent de parler déjà, ils auront moins soif, l'eau coule partout ici, elle coule où, elle coule pas dans ta bouche, dans la terre, tu fais comment pour la prendre, t'es un ver de terre, t'es une limace, t'es pire, l'eau oui elle goutte le long des feuilles, des branches, elle coule tout en bas, il y a même un lac il paraît, avec de l'eau qui vient de nulle part, personne ne sait, ça vient comment dans ta bouche, t'as vu des torrents, on est trop haut pour voir des torrents, tout en disant ça ils continuent tout de même de s'éloigner, l'homme à l'anorak leur fait un vague signe, qu'est-ce qu'ils font les footballeurs, ils sont footballeurs, non mais ils portent tous des maillots, ce sont des fans, du Barça je crois, Chelsea, le Bayern, ils disent que c'est pour la chance, ça va leur porter bonheur les tee-shirts de champions avec des étoiles, il les montrent sur leur poitrine en disant on va gagner, c'est leur fétiche, donc il en reste cinq, le Barbu, la Femme à la cagoule, le Jeune homme avec une jambe raide, le type à l'anorak marron et une jeune femme, ou un jeune homme, difficile de savoir, ne parlant jamais, habillé d'un long manteau à gros boutons, ils sont inconscients, ça fait bientôt deux jours qu'on n'a rien bu, il faut

s'occuper de ça, en tout cas moi je m'en occupe, les autres s'approchent et regardent le trou qu'il a creusé dans le bois, je m'occupe de l'eau, il faut deux personnes pour le feu, et deux pour faire des abris, en quelque gestes, avec deux ou trois grandes branches, l'homme montre comment faire un abri, une sorte de tente végétale, vous mettez de la terre sur les branchages, ça marche bien, vous êtes militaire, non pas du tout, ça fait presque deux ans que je suis parti, à force de ne pas savoir où je me trouve vraiment, ni où je vais, de me demander par où on doit passer, prendre cette route ou cette autre, de laisser d'autres savoir pour moi, de ne pas connaître les étendues qu'on traverse, d'être dans le monde des autres, j'ai appris en me disant comment font les bêtes, on nous traite souvent comme ça, donc il faut s'accrocher à ce qu'on peut faire par nous-mêmes, comme animal, qu'est-ce qu'on a, nos bras, nos jambes et ici, la nature, débrouillons-nous avec ça,

non, il fait nuit maintenant autour du caillou enveloppé de plastic bleu, tu boites dit Triple-couche, je me suis tordu le pied en sautant, dit l'Homme en noir, et toi ça va, j'ai trouvé le temps long, tu peux remercier madame, oui j'ai bien cru que son heure était arrivée, ça va dit la femme, quand ça a craqué sous mes pieds, la branche plus bas était solide, j'ai gagné du temps, dire que c'était deux fois plus long de descendre, regarde ça, je me suis

mise en haillons, peau comprise, on a bien fait de le faire, il me faudrait du sucre, du sucre, oui pour mes écorchures, ça désinfecte, j'ai quelques sachets, tu es sûre que ça fait quelque chose, oui j'ai vu faire ça à l'hôpital, quand ils n'ont plus rien ils font comme ça, et en fait ils ont toujours plus rien, tu m'expliques l'histoire du caillou, c'est simple, regarde cette ligne, l'arbre qu'on a grimpé, le caillou, si je me mets dans l'axe un peu plus loin, je dois voir les deux alignés, voilà, en suivant cette ligne on a des chances de retrouver rapidement un village, en tout cas des habitants, avec ma montre on s'en sortira, tu connais le truc, je t'expliquerai, ça aide à tenir le cap, tu connais l'heure solaire, donc tu sais où est le nord, donc tu sais si tu dévies ou pas, maintenant il faudrait trouver de l'eau, oui on n'a qu'à dormir ici, vous faites un feu, moi je creuse, tu veux trouver de l'eau, je vais essayer oui, à mon avis on ferait mieux d'avancer, non, pas la nuit, il reste bien une heure de jour, non à peine, en suivant ton cap on dirait que ça descend, on peut trouver de l'eau plus bas, ça a l'air sec ici, et l'Homme en noir se baisse pour toucher la terre, comme vous voulez, mais ce ne sera pas simple de tout faire dans le noir,

non, il y en a un pris dans un fouillis de branches, lui qui filait au milieu du fleuve entraîné par le

courant, devenu branche lui-même, enchevêtré maintenant, accroché par ses vêtements aux griffes d'un buisson, essayant de trouver par quel miracle il pourrait gagner la terre ferme, regardant la rive, embusqué malgré lui, heureusement invisible pour ceux de la rive, car à ce moment même il y en d'autres, femmes, hommes et enfants, qu'il voit monter dans une longue barque, sous les ordres de militaires en arme, il y en a deux surtout qui poussent l'embarcation et elle glisse rapidement vers l'aval et ceux de la barque se mettent à crier, et l'un des deux militaires tire plusieurs coups en l'air avec son arme de service, puis il s'arrête, encore, encore crie son collègue, tire, j'attends qu'ils s'éloignent, mais non vas-y, il faut les faire repérer tout de suite par ceux d'en face, tu les vois, non, mais tire, tire, ils vont les cueillir, je ne vois personne, laisse tes jumelles et tire, tu n'as qu'à le faire, ok, et l'autre tire encore plusieurs fois, ça y est je crois que ça bouge en face, je les vois, ils vont aller les chercher les collègues d'en face, oui, je ne sais pas comment ils vont faire, c'est plus notre problème, y'a pas mal de courant, ils ont bien des bateaux, aucune idée, ils ne vont pas les laisser comme ça, aucune idée, mais si, ils vont les cueillir et les mettre au chaud, t'inquiètes, ça dépend s'il y a des moutons noirs ou pas, des moutons noirs, des pourris si t'aimes mieux, ah oui et alors, tu veux que je te fasse un dessin,

oui je veux bien, mais tu es un vrai abruti, oui c'est ça mais explique, les pourris ils vont les remettre dans le circuit et on va les récupérer, enfin ceux qui peuvent les payer, les remettre dans le circuit comment, réfléchis, les laisser repartir au lieu d'appliquer la procédure, c'est possible ça, bien sûr, les pourris sont bien organisés, ils expliquent à leurs clients ce qu'ils doivent dire ou faire pour avoir tel papier, ils les prennent en main et les mettent dans le circuit, leur circuit, enfin celui des truands quoi, tu crois qu'il y a des pourris chez nous aussi, c'est bien possible, ça rapporte, là il y a un drôle de silence, pourquoi tu poses cette question, comme ça, je me demandais, tu te sens visé, t'es fou, tu me prends pour qui, j'ai même pas une voiture, je récupère les métaux et tout ce que je trouve le soir et le dimanche pour arrondir les fins de mois, justement, tu pourrais en avoir marre et faire comme eux, trop risqué et puis c'est dégueulasse, ce qu'on est en train de faire tu trouves ça comment, ce qu'on est en train de faire ce sont les ordres, je me demande si je ne préférerais pas trafiquer pour aider ces gens plutôt que, les aider tu plaisantes, oui, les aider à pas rentrer chez eux, parce que là, quand on les renvoie en face, c'est ça les ordres, on nettoie, on les noierait ce serait pareil, imagine que ça se sache, qu'on parle de ça dans les journaux, ça ferait l'effet d'une bombe, attends, ils se sont fait prendre, on leur

donne une chance, arrête, sur le fleuve là, ils ont surtout toutes les chances de crever, voilà c'est ça notre job, on peut pas les tuer alors y'a des mecs qui sont payés pour que ces gens aient toutes les chances de crever, et ces mecs c'est nous, franchement tu ne préférerais pas les aider en prenant un petit quelque chose au passage, les aider, tu veux dire les laisser entre les pattes des truands, mais pour eux c'est le seul moyen, s'ils pouvaient s'en passer il le ferait, toi demain si on ne te laisse pas partir te faire soigner dans tel ou tel pays qu'est-ce que tu fais, t'attends de crever ou tu pars quand même, et à cet instant il leur semble encore entendre des cris venant de l'autre rive alors que la longue barque disparaît plus loin là-bas, sur le cours impétueux du fleuve, avec agrippé à son rebord celui qui observait tout ça en grelottant dans l'eau, le voilà donc accroché à l'arrière, la barque glissant de travers, l'avant ayant pivoté vers la rive de départ et tous ils crient à l'aide vers les militaires, leur font des signes et la barque revient un peu au lieu de traverser, elle est déjà beaucoup plus en aval, les militaires à peine visibles, et lui il se hisse par l'arrière et personne ne sursaute en le voyant, dans la confusion générale c'en est peut-être un qui est tombé à l'eau et qui remonte, tous sont massés vers l'avant, quelques têtes se retournent et se mettent à hurler vers lui, mais ce n'est pas lui qu'ils

régardent mais le petit bateau à moteur qui arrive de l'autre rive avec d'autres uniformes à son bord, et ils comprennent que ce sont les garde-frontières de la rive d'en face qui viennent les chercher et certains sautent dans l'eau, certainement inconscients ou bons nageurs qui espèrent rattraper la rive encore lointaine, qu'est-ce que vous voulez qu'ils fassent avec leur canoë crie un vieil homme, si vous allez dans l'eau ils vont vous ramasser, il a raison le vieux, le fleuve nous ramène vers la rive, l'intrus encore ruisselant et grelottant se dit qu'il faudrait que la barque se rapproche beaucoup plus pour tenter quelque chose, puis la barque se met soudain à tourner rapidement sur elle-même, l'affolement est général, tout le monde crie, on invoque dieu, père et mère, les ancêtres, calmez-vous dit encore le vieux, c'est peut-être notre heure, peut-être pas, mais ça ne sert à rien de couiner comme des cochons, c'est le fleuve qui va parler, on va voir qui sont les coupables, nous ou eux, et il semble bien que le fleuve soit favorable car la barque revient vers sa rive en tourbillonnant, et sur leur vedette les garde-frontières ont sorti leur jumelles, mais ils se contentent de les suivre de loin en continuant à descendre le cours du fleuve, et celui qui vient de se hisser à bord se dresse dans la barque transformée en toupie et à chaque tour il se demande si ce n'est pas le moment de sauter, mais la barque se rapproche encore de la rive et cesse de

tournoyer en heurtant un tronc d'arbre, elle continue de dériver en travers du courant, encore assez loin de la vedette, alors il n'hésite pas, il enjambe le rebord et enfourche le tronc, le vieil homme le rejoint, tu es l'esprit de ce fleuve il dit, beaucoup le regardent ahuris, certains sont tentés de faire la même chose et du coup tous se précipitent du côté de l'arbre mais la barque dévie et l'arbre se détache, elle prend de la vitesse et se remet à tourner sur elle-même, comme le tronc sur son axe, dans un sens puis dans l'autre, les deux hommes agrippés sont plongés dans l'eau puis ils ressortent et ainsi de suite, par endroit le courant faiblit et le tronc reste stable, ils essaient de le dévier un peu vers la rive en nageant, ce n'est pas facile et le vieil homme fait ce qu'il peut,

non, ils marchent encore dans le noir de l'étable, ils marchent immobiles, ou accroupis ils sentent leurs chevilles et leurs genoux se gonfler, leur guide ouvre la porte, partir maintenant, bonne nouvelle ça passe, gendarmes toujours là mais pas de problème maintenant, juste trois heures marcher, route spéciale pas de problème, mais payer plus, payer cent cinquante car difficile, moi trouvé solution mais payer plus, on n'a plus d'argent, vous partir alors, allez, maintenant, allez, allez, et il crie et il frappe la porte de l'étable avec un bâton, tant pis vous tués dans la montagne par gendarmes, ou

tombés dans trou, il donne un coup de pied au premier qui se présente, deux femmes se mettent à hurler et il referme la porte et on entend tambouriner, ouvrez, ouvrez, vous payer, je n'ai pas d'argent, alors vous crever ici, espèce d'ordure, salopard, chien, sois maudit, on va foutre le feu à ta putain d'étable tu vas voir, alors vous brûler aussi, pas grave, crever ici ou dans la montagne on s'en fout, donnez cent et c'est bon, rien on a rien on t'a dit, moi j'ai déjà payé, ma famille elle a payé, je vais téléphoner au boss, je vais lui dire ce que tu fais et il viendra te faire bouffer tes couilles gros bâtard, j'ai signé un contrat espèce de sale chien puant, vous crever ici, t'as raison, on va la cramer ta baraque de merde tu vas voir, vas-y allume, et il y en a un qui met le feu à la paille, la fumée passe sous la porte, le passeur regarde là fumée et ne bouge pas, il les entend tousser et il ne bouge pas, vous crever, crever tous, allez vous faire foutre, t'as vu ça, commence à flamber, ouvre et j'éteins, mais le passeur est parti, il y a des cris, ouvre t'entends ouvre, ouvrez, pitié, il y a de plus en plus de fumée qui arrive de dessous la porte, le passeur revient avec un fusil de chasse et tire dans la porte, arrête crie la femme de la maison qui est sortie maintenant, qu'est-ce qui se passe, tu es fou, ils ne veulent pas payer ces fils de pute, vous crever, il tire encore, on va avoir plein d'ennuis, la femme dit, je m'en fous qu'ils crèvent tous, et il soulèvent le crochet

avec le canon de son fusil et la porte s'ouvre et il y en a qui se précipitent dehors, tous ne sortent pas, et le type continue à tirer, ils s'enfuient vers les hauteurs, ils ne savent pas où ils vont, ils courent, il savent juste qu'il faut monter, ils courent, on entend une jeep, puis on voit ses phares dans la nuit, elle n'est plus très loin, elle monte, elle serpente maintenant vers le hameau, et des flammes s'élèvent dans le ciel au-dessus de l'étable, les fuyards continuent de courir, on leur tire dessus depuis la jeep, couchez-vous et ne bougez plus hurle quelqu'un, bande de salauds, bande de pourris, ils nous tirent dans le dos, et il y a des loups aussi qui rôdent sur les pentes et attendent leur heure,

non, il y en a qui avancent encore, ralentis par la soif, suivant depuis l'aube le cap donné par l'oiseau, et d'un coup ils s'arrêtent en apercevant la route passer juste en-dessous d'eux, et ils accélèrent, pressés d'être sur cette route caillouteuse qui doit les mener vers un village, il reste quelques kilomètres, ils arrivent enfin près des premières maisons, pas âme qui vive, village abandonné, regarde, tu vois bien, personne, y'a quelqu'un, houhou, ils sont tous partis, tous morts, ils dorment, quelle heure il est, encore tôt, ça s'appelle comment ici, houhou, j'ai entendu un volet grincer, là, bonjour madame, nous sommes perdus, on a soif, boire, il fait un geste avec son pouce vers sa

bouche, la femme montre le porche qui est sous sa fenêtre, elle fait le geste de dévisser avec ses doigts, alors ils passent sous l'espèce de porche et trouve un robinet dans un coin, ils ont beaucoup de mal à l'ouvrir, ils boivent, de même, maintenant ils peuvent parler, ils reviennent à la vie, puis retrouvent le banc ils s'y endorment, la dame à sa fenêtre a disparu, dans le lointain on entend un camion,

non, il y en a quatre exténués, allongés maintenant sous un pin dans la nuit pâlisante, quatre qui n'ont pas voulu s'attarder dans la forêt et chercher de l'eau, ils portent des maillots de football, ils ne bougent presque plus, les oiseaux matinaux leur font un beau concert, de leurs bouches sortent des lambeaux de phrases, route, je crois là, dit Ronaldo, route, arrête, rien du tout répond Messi, ma chance putain où elle est, normal le Barça ils ont perdu, donc ta chance elle vaut plus rien, mais tais-toi, et ils sont où Ibra et l'autre, Costa, mais tu les vois pas, ah oui, ils dorment ou quoi, ça va pas trop là, ben non ça va pas trop, on fatigue là, oui on fatigue, fallait rester groupés non, je sais pas, si ça se trouve ils sont tous morts, l'autre avec son anorak il était bizarre, et la folle avec sa cagoule, tu peux les tailler mais nous on est dans la hess, on a pris trop trop cher, faut boire là, oui faut boire, on s'est fait niquer la vie là, on allait y arriver,

ils nous ont jetés là, j'ai quitté chez moi pour sauver ma gueule, y'avait qu'un mur sur nous, sur la famille, tout le pays même, un mur, rien faire, rien construire, rien avoir, tout qui se mélange, tout qui tient dans les mains d'une poignée de connards bourrés d'oseille, à qui on doit sucer la bite, qui te butent comme ils veulent, parce qu'ils le veulent, on te casse comme une branche si jamais le vent tourne et que la bite à sucer a changé, tout qui bloque, pas d'argent sans business, mais pas de business sans combine, pas de combine sans amis, pas d'amis sans entrées, pas d'entrée sans payer, et puis ta famille, et puis tes origines, et puis ta religion ou ta tribu, bloody pays, tais-toi, merde, faut qu'on redescende, c'est tout, on n'a que ça à faire, non non ce qu'on a à faire, c'est pas crever déjà, mais là je me demande, oh Ibra ça va, oui tranquille on fait quoi, bonne question, et Costa on l'entend pas, je crois qu'il est cuit, mais tais-toi, j'entends toute vos conneries depuis tout à l'heure, fermez-là, j'ai mal au bide, on va crever je pense, c'est plié, pas de prolongation, crever les yeux ouverts c'est possible, toi aussi ferme-la si c'est pour dire ça, il y a un grand silence entre eux, seul les notes flûtées des oiseaux continuent de les réunir, jusqu'à ce que du fond de la vallée monte le bourdonnement d'un moteur diesel, hagards ils se lèvent, putain, putain, par là, t'es sûr, oui, ils se dispersent un peu, le jour commence à poindre, la route est là,

elle est là, je vous dis qu'elle est là, on est juste en dessous, t'es sûr, mais vous êtes aveugles, allez faut qu'on y arrive, j'ai plus rien en place, j'ai mal aux yeux, le ventre dur, les pieds gonflés, Costa c'est bon, arrête, on est tous défoncés ok, c'est pas maintenant qu'il faut craquer, tenez les mecs, fais gaffe, regarde où tu mets les pieds, c'est plein de caillasses, si on le rate on est mort, il est loin t'inquiètes, faut qu'il passe déjà, il va passer, il va passer, oh Ronaldo, Ronaldo, déconne pas, il ne bouge pas, oh, oh Ronaldo, il respire, oui il respire, aidez-moi, Messi aidez-moi, un bras chacun, mets le sur mon dos, les pieds qui traînent c'est pas grave, voilà, on se relaie, tu veux pas qu'on le laisse là et qu'on revienne le chercher tout à l'heure, on ne va pas y arriver, comment on le retrouvera, enlève-lui son bandana et attache-le à une branche, ça se verra de loin, il n'y a rien d'autre à faire, viens, ils entendent le camion se rapprocher, encore quelques centaines de mètres, Ibra met un pied sur le bitume de la route, il se couche en travers, les deux autres font de même, ils sont incapables de dire de quel côté le camion va arriver, ils attendent, ils s'endorment encore une fois, il y a de longs moments où l'on n'entend plus le camion, puis ça revient, mais est-ce qu'il va bien passer, il est peut-être déjà passé,

non, il y en a qui ont bu l'eau des arbres et dormi sous des toits de feuilles et de terre, qui ne sont plus que cinq et qui marchent, ils marchent proches les uns des autres, le ventre noué comme d'habitude, ils parlent presque tous, ce n'est plus un troupeau épars, ils marchent à flanc de montagne, sur une pente boisée, et ils parlent, il va pleuvoir, ça m'étonnerait, si si, regardez comme c'est plus sombre, et cette fraîcheur soudaine, je crois qu'on change de versant, peut-être, la mer là-bas, la mer, regardez, il y a comme un scintillement lointain, c'est par là, et la pluie se met à tomber,

non, il y en a deux allongés au bord de la rivière, leurs vêtements étendus au soleil, deux qui ont échappé à la barque folle, le vieil homme et l'autre, beaucoup plus jeune, celui qui marchait encore dans la montagne au commencement du jour, ils ont tiré en l'air pour que d'autres fassent le boulot, ce sont des lâches dit le vieux, tu as raison, alors que toi à ton âge, te retrouver là, l'âge ne compte pas, ils ont emmené tout le groupe, comme ça, pas de survivant et pas de vengeance, non je voulais dire toi, à ton âge, tu es parti, aucun mérite, quand une maison brûle c'est que tous ses habitants sont attaqués, jeunes comme vieux, chez nous ça brûle, tout le monde s'en va, et tu sais, c'est bien plus difficile si tu n'es pas vieux, tu es sûr de ça, oui, je le dis,

quand tu quittes ta terre, c'est très grave, qui te protège, tu n'as que des ennemis autour de toi, ils ne t'ont pas invité, ils se méfient, ils ne savent pas pourquoi tu es là, il faut qu'ils t'éliminent, tu ne peux pas échapper aux malheurs, à la mort, comment ça, ce n'est pas difficile à comprendre, ton âme ne peut résister à autant d'ennemis, tu crois ces choses-là, bien sûr, mais laisse-moi finir, chez moi pendant très longtemps les vieux quittaient le village et mouraient loin de chez eux, c'étaient comme ça, pour ne pas être une bouche inutile, dans ma langue, «mourir» ou «sortir du village» c'est la même chose, les jeunes, ils ne sont pas encore à l'âge de sortir du village, je sais que tu ne me crois pas mais regarde, je suis le seul à être sorti de la barque, ils avaient peur, pas moi, je ne supportais plus leurs hurlements de goret c'est vrai, le marcheur solitaire rit, avec le tronc d'arbre toi tu leur as offert une chance d'échapper aux ennemis, ils ne l'ont pas fait, je n'ai rien offert, je n'y suis pour rien, c'est le buisson, la barque, puis l'arbre, qui m'ont sauvé, je me suis trouvé là par hasard, au fil de l'eau, je ne comprends pas ce mot, hasard, ça n'existe pas, tu as peut-être raison, c'est vrai, nous avons beaucoup d'ennemis, je pense même que nous servons à maintenir le monde en l'état, c'est peut-être plus simple à affronter à ton âge qu'au mien, mais moi je ne peux pas penser comme ça, quand on était accroché au tronc, toi et moi, on

était pareils, on ne devait pas lâcher prise, sauver notre peau, de jeune ou de vieux, tu es venu comment sur le bateau, tu ne vas pas me croire, je suis tombé dans l'eau, qui t'a poussé, personne, je marchais, il fallait boire, j'ai quitté la route, je me suis retrouvé à dévaler la pente sans pouvoir m'arrêter, c'était tellement à-pic que je ne contrôlais plus rien, je suis tombé dans l'eau, le courant m'a entraîné pendant des kilomètres, jusqu'à cette sorte d'îlot, où votre barque est venue s'accrocher, ta chance, oui ma chance, j'ai vu ce qu'il se passait de loin, les militaires gesticuler, oui des gendarmes, montez on va s'occuper de vous, ils disaient, vous serez en sécurité, ils disaient ça en pointant leurs flingues pour nous forcer à monter, quand tout le monde s'est retrouvé à bord, beaucoup pleuraient en silence, et puis ils ont commencé à tirer, tous se couchent, ils prient, ils crient pitié, etc, certains se sont même chiés dessus, tu te rends compte, moi j'étais dans l'eau, j'ai rien vu de tout ça, quand le bateau est arrivé à ma hauteur, je m'y suis accroché, pour grimper j'ai bien secoué la coque mais personne n'a fait attention à moi, moi je t'ai vu, je me suis dit c'est le génie du fleuve, et j'avais raison, tu es bien le génie du fleuve, en tout cas c'est lui qui est allé te chercher là-haut, tu as reçu un sort, un bon, puisqu'on s'en est sorti, si tu veux, comment ça si je veux, le buisson, la barque et le tronc d'arbre, tu vois bien que le fleuve t'a aidé, t'es en

famille ici avec lui, tu parles, je n'étais pas loin d'y crever dans cette rivière, alors dis-toi que c'est une seconde vie, toi pareil, moi pareil, et maintenant, maintenant il faudrait s'habiller, minute on vient de naître, ils rient, et les vêtements ne sont pas secs, le jeune attrape son pantalon, ah non, il tente de le tordre, on ne peut pas mettre ça comme ça, il faut attendre,

non, la nuit tombe et les voilà à nouveau autour du robinet, la Femme au sac-à-dos kaki, Triple-couche et l'Homme en noir, il nous faudrait une bouteille, t'étais où, j'ai fait un tour, il n'y a personne, presque, ici, à toi, vas-y, pourquoi es-tu tout en noir toi, demande la Femme au sac-à-dos kaki, il porte le deuil de sa vie dit Triple-couche, dans le village ça ne se remarque pas, une chance, pour une fois tu passes inaperçu, mais non, c'est une tenue de camouflage, quand tu es accroché sous un camion, on te voit pas, tu veux t'accrocher sous un camion, oui ceux qui montent sur les ferry, ou à la frontière, faut pas avoir de cerveau pour penser faire ça, l'Homme en noir hausse les épaules, je sais que c'est dangereux, mais tout est dangereux, sur l'arbre on aurait pu se tuer, il ne faut pas non plus jouer à la roulette russe, et toi, tes trois vestes, tes trois pantalons, c'est pour quoi, moi je suis frileux, ils rient, et puis je suis maigre, trois peaux au lieu

d'une ça fait trois vies, trois chances, il faut bien ça, et je me change comme ça, vous entendez, un camion dit la Femme au sac-à-dos kaki, ils reviennent en courant vers la place et ils voient les villageois s'approcher avec leurs sacs à provision et le chauffeur descendre, ils voient le chauffeur descendre de sa cabine, il y a quoi aujourd'hui, il y a du frais, oui j'ai du poulet je crois, des tomates et du fenouil, pas de pomme-de-terres, que des sacs de vingt-cinq kilos, qu'est-ce que je peux faire de ça, prenez-le à plusieurs, pas sûr de repasser jeudi, ils annoncent beaucoup de pluie, moi je ne roule pas sous la flotte, c'est déjà pas simple, ça plus les gendarmes, je me demande ce qui se passe, oh ils surveillent, dit un vieux, c'est plein de voyous partout, tous les indiens là, j'en ai ramassé trois, dit le chauffeur, des jeunes, couchés sur la route ils étaient, ils ont eu du mal à grimper, je les ai aidés, ils n'ont pas l'air bien, ils parlent pas, je crois qu'ils ont soif, j'avais que ma bouteille d'eau et que des bricks de lait dans le camion, je me suis même arrêté sur le bord de la route pour en ouvrir une, ils n'y arrivaient pas, pas sûr qu'ils aient bu, ils sont K.O, il faudrait leur donner à boire, et le chauffeur montre la cabine, allez voir, ils sont couchés, personne ne bouge, les trois marcheurs n'ont pas bien compris, amis, friends, amici, regarder, l'Homme en noir s'approche et ouvre la portière passager, il y a Messi et Ibrahimovic, troisième dans

couchette derrière dit l'épicier, l'Homme en noir essaie de les secouer un peu sans résultat, aidez-moi, et Triple-couche attrape les jambes de Messi et ils le déposent sur le banc de la place, ils font de même avec Ibrahimovic, puis Costa, qu'ils allongent par terre, hôpital dit l'Homme en noir, difficile venir dit le chauffeur, bouteille dit la Femme au sac-à-dos kaki en faisant un geste et le chauffeur attrape sa bouteille vide dans sa portière et lui donne, pas comprendre dit le chauffeur, drogués peut-être, non très malades ils sont, longtemps dans camion, trente minutes dans camion, appeler ambulance, non, ambulance pas venir, pourquoi, parce que eux pas payer, ici comme ça, pas fric tu crèves et voilà, il faut dire qu'ils vont mourir, pas venir quand même, ici zone pas bonne, abandonnée presque, que villages personne, que camion magasin, en plus militaires beaucoup, gendarmes, à cause frontières, moi risqué faire monter dans camion, si gendarme il vient, pas de documents, tout le monde prison, moi aussi, vous compris, ils sont en train de crever, putain c'est pas possible, merde, je crois qu'ils étaient dans le camion avec nous en partant du Centre, leurs maillots ça me dit quelque chose, ils sont secoués mais ils vont récupérer, lui il a de la fièvre, arrose le un peu, enlève lui ses baskets déjà, mets-le sur le côté, faudrait mouiller sa nuque, aspirine vous avez, non pas pharmacie, prochaine fois pharmacie, aspirine répète Triple-

couche aux villageois affairés autour du camion, et il regarde les sacs à pain, pain pour nous je peux, ok prends, combien coûte, un vingt, donne trois, non deux il y a autres villages qui attendent, aspirine repète-t-il, et il montre Costa, couverture demande Triple-couche et il fait le geste de se couvrir, pour lui, les villageois semblent impassibles, la dame en noir, toujours la même, celle de la façade en face et du robinet, fait signe d'attendre, mets-moi de côté une livre de tomates et un poulet s'il te plaît, ton plus gros, tu as du riz, elle demande au camionneur, oui j'en ai, un sac de un kilo s'il te plaît, très bien, tu me prépares ça, je reviens, j'ai oublié quelque chose, elle se dirige chez elle, Ronaldo, Ronaldo murmure Messi, cherchez-le, cherchez-le, essaie de le relever, calme-le, fais-le boire, qu'est-ce qu'il dit, il délire, c'est la fièvre, je crois que j'ai une écharpe dit la Femme au sac-à-dos kaki et elle en sort un foulard de son sac, elle le passe sous l'eau de la bouteille et l'applique en compresse fraîche sur le front de Messi, couverture, dit la dame en noir à son retour, aspirine, et elle tend un gobelet avec un comprimé, merci, merci beaucoup, pas beaucoup, aide petite, merci madame, Triple-couche prend la couverture et l'étend sur Costa, il n'a toujours rien bu, Ibrahimovic tend une main, j'ai soif il dit, ça va lui demande l'homme en noir, oui ça va, j'ai mal à la tête et aux pieds, l'homme en noir lui enlève ses chaussures et ses

chaussettes, beaucoup marché, il dit, perdu il dit, nous aussi ne t'inquiètes pas, ça va aller, et les autres, les autres ils sont là, et il lui montre les autres, c'est où ici, un village, il y a un bus, je ne crois pas, il n'y a que le camion qui passe, j'ai mal au ventre, tu veux un morceau de pain, non, essaie de boire encore, tiens, il a du mal à la tenir, je vais t'aider, et l'Homme en noir l'aide à boire, on va crever ici je crois dis Triple-couche, tais-toi dit la Femme au sac-à-dos kaki, ce n'est pas le moment de dire ça, y'a des gens qui vont nous aider, oui à crever, tais-toi putain, tais-toi, comme les trois footballeurs, tu vois bien qu'ils sont en train de lâcher l'affaire, ils sont jeunes et là ils sont à l'agonie, il n'y a rien pour les sortir de là, rien, écoute, c'est simple, il faut qu'ils boivent, Ronaldo, Ronaldo, qu'est-ce qu'il a, il répète ça depuis tout à l'heure, bon voilà ce qu'on fait, on les transporte dans le petit jardin où il y a le robinet, non, attends, y'a pas une salle ici, madame, il fait le geste de dormir, coucher, repos, il dit un, deux jours avec les doigts, eux malades, pas hôpital, pas rester dehors, la dame hoche la tête d'un mouvement continu, là-bas vide, elle montre une maison fermée, dormir là-bas, lits je crois encore, pas docteur ici, non plus docteur, ambulance, payer, Triple-couche se dirige vers la maison, merci, il dit, je vais voir ça, Ronaldo, l'aspirine c'est pour Costa demande la femme au sac-à-dos kaki, oui crie

Triple-couche, c'est pas de l'aspirine qu'il lui faut, c'est un goutte-à-goutte, Triple-couche revient, j'ai ouvert la maison là-bas, il y a de la place, il y a des lits, un vieux canapé, on commence par qui, aide-moi dit-il à l'Homme en noir, Messi et Ibrahimovic d'abord, on finira par Costa, il est bien sous sa couverture, aide-moi à relever Messi et je le prends sur mon épaule, Ronaldo, qu'est-ce qu'il a, pourquoi il répète ça, ça doit être un fan, il s'est trompé de maillot, tu peux prendre Ibrahimovic, demande de l'aide, il emmène Messi, ils les transportent comme des sacs de ciment jusqu'à la maison, ils reviennent après un temps, on a ouvert grand les fenêtres, ça sent le moisi, il faut nettoyer, ils retrouvent la Femme au sac-à-dos kaki penchée sur Costa, on le prend à deux lui, elle recouvre son visage avec la couverture, inutile, il est mort elle dit, qu'est-ce qu'on fait, mort crie Triple-couche, mort, ça ne sert à rien de crier dit l'Homme en noir, mort, mort, il répète, les clients du camion viennent voir ce qu'il se passe, il y a des hommes qui se découvrent et des femmes qui se signent en marmottant quelque chose, d'autres agitent la tête en levant les mains, il a des papiers demande la Femme au sac-à-dos kaki en le fouillant, rien, elle trouve juste un portable éteint, il faut un docteur elle dit au camionneur, que ambulance et il faut payer il dit, alors faire quoi elle dit, police elle dit, non il dit, sert à rien, le laisser bord de la

route, patrouille l'emmener quand ils passent, et si police venir c'est pas maintenant c'est demain et même encore demain, meilleur vous pas là, si vous là, alors problèmes, il dit, le jour n'est plus qu'un demi-jour, il te reste des bougies demande une femme, le chauffeur grimpe sur le hayon de son camion, fouille dans un carton, il trouve un sac de bougies plates, tiens il dit, donne-moi un briquet elle dit, puis la femme circule dans la petite foule pour les distribuer, les villageois entourent maintenant le corps, il y a un long silence, seul le vent du soir se fait entendre dans les arbres de la place, les visages s'éclairent un par un avec les bougies, certains ont une mine de circonstance, d'autres ferment les yeux, certains ne cessent de secouer légèrement la tête, et ils continueront à le faire en rentrant chez eux, à la mélodie des branches se mêlent des chuchotements pieux, si jeune quand même, quelle tristesse, vous vous rendez compte, seigneur pardonnez-lui ses péchés, venir de si loin, oh non mais, une telle misère, qu'est-ce qu'il a eu, pas croyable, pas croyable, c'est tous les jours, une maladie, ils en ramassent, ils en ramassent, partout, repose en paix, ici j'en ai pas vus, qu'il aille au paradis, pauvre petit, tu es mieux maintenant là où tu es, et sa famille alors, il va aller où, il y a une voix qui fredonne un air dans les aigus, tous se signent ou s'inclinent, puis ils s'en vont laissant leur bougie au sol, ne restent que quatre silhouettes

encore immobiles, il faut l'emmener dit l'épicier, je sais où le déposer pour que les gendarmes le récupèrent, au milieu de la petite myriade de loupiotes le corps est soulevé, transporté à l'arrière du camion, puis l'épicier referme les portes de son camion, et bientôt il n'en reste que trois tournés vers le rectangle vide laissé au milieu des bougies, puis le camion démarre, il s'arrête un peu plus loin à l'entrée du village, Triple-couche et l'Homme en noir déposent le corps de Costa sous un abribus en bois où plus aucun bus ne s'arrête, la Femme au sac-à-dos kaki rallume quelques bougies, et ils marchent tous les trois vers la maison abandonnée où Messi et Ibrahimovic les attendent,

non, la terre a fait son tour, un coup de vent balayé la fumée, sur les images satellites tout est calme, plus rien ne bouge dans cette montagne, sur le versant qui descend vers la mer, seuls de petits points mobiles en bandes éparses sont encore repérables par instant, trahissant des présences humaines, détectées en observation rapprochée par les rétines thermiques ou infra-rouges postées le long des frontières, certains points semblent ne plus bouger, d'autres longent les masses rocheuses et descendent par à-coups, probablement pour rester à l'abri des tirs, un peu plus bas on voit les immenses masses brunes des forêts ne laissant apparaître des mouvements que dans les rares clairières, ou sur les

quelques zones rocheuses, ou encore sur les méandres brillants de la rivière au fond du canyon, où passent troncs et embarcations, sinon il y a les très fins rubans de routes qui émergent par endroit, où se croisent quelques minuscules rectangles, dans l'un d'eux il y en a cinq qui n'ont pas mangé grand chose depuis qu'on les a jetés dans la montagne, ils ont réussi à boire et à se protéger du froid, ils sont blottis dans un autocar, la Femme à la cagoule, le Jeune homme à la jambe raide, le Barbu avec une veste de survêtement verte, l'Homme à l'anorak marron et le cinquième ou la cinquième dans son manteau à gros boutons, ils sont dans le noir au milieu des sacs et des valises, dans la soute à bagage, oui ils sont là, accrochés aux montants, les doigts enfoncés dans les oreilles pour supporter le vacarme, on sort de là, on appelle le chauffeur au prochain arrêt, crie la Femme à la cagoule, et on finit à pied, je ne peux plus marcher hurle le Jeune homme, moi je reste là, on est bien planqués ici, je suis d'accord dit le Barbu, oui mais s'ils passent avec des chiens, et souvent ils ont des chiens, ou des détecteurs, crie la Femme, c'est trop tard, il nous fera sortir quand le bus sera vide, pas en cours de route, s'écrie le Jeune homme, ne vous fatiguez pas, à cet instant le bus s'arrête, ça crisse et ça vibre aux limites du supportable, le conducteur du bus entrouvre la soute, check point il dit, beaucoup gendarmes, il y a longue queue, vous partir, ville cinq ou six kilomètres, en

bas colline, trop dangereux, pas bouger, rester derrière planche, je fais descendre tout le monde, vous derniers, donnez argent dans boîte, il glisse un Tupperware sous la planche, puis il commence à décharger les bagages, une fois les autres voyageurs partis, le chauffeur vérifie la somme dans la boîte, il fait glisser la planche, puis il ouvre la soute en grand, le bus s'est garé sur le bas-côté de la route, juste avant le début de la file, ils sortent, ils s'aperçoivent qu'une patrouille volante remontent aussi la file de voiture pour distribuer des laissez-passer, aussitôt ils se précipitent sur les côtés de la route et se réfugient dans les taillis, les gendarmes ne les remarquent pas tout de suite, le Jeune homme à la jambe raide s'est jeté dans le fossé et ne bouge plus, un type à vélo crie quelque chose en passant, ça y est, ils sont repérés, les fuyards ont une bonne avance mais les gendarmes rejoignent le bas-côté et tirent quand même, en zigzag crie l'Homme à l'anorak, courez en zigzag, puis les gendarmes s'avancent dans la forêt, et en levant les yeux vers les hautes pentes ils redescendent sur la route,

non, il y en un qui marche à présent, il marche à nouveau, mais il ne marche plus seul, il marche avec un vieil homme et il ne marche plus du même pas, ce n'est pas qu'il avance moins vite, c'est qu'il ne sait plus où il va, maintenant il va falloir remonter

jusqu'à la route, trouve-toi un bâton, oh dit le vieux, avec un peu de chance je devrais crever en chemin, arrête, et ils marchent encore un long moment sans rien dire,

non, dans une chambre poussiéreuse et plongée dans la pénombre, il y en a deux, allongés, immobiles, sous des couvertures, ouvrant les yeux de temps en temps, et il y en a trois autres autour d'une table qui parlent à mi-voix, le flux de paroles est discontinu, les silences sont nombreux, ils chuchotent presque, difficile de savoir qui parle, leurs visages sont éclairés par la faible lumière d'une bougie, la voix de Messi, elle, est reconnaissable, elle se superpose par moment à leur échange, parfois forte, parfois sourde, on ne sait pas s'il entend ce que disent les trois autres, l'Homme en noir, Triple-couché et la Femme au sac-à-dos kaki, il parle par à-coups, entre veille et sommeil, les trois regardent une carte routière dépliée sur la table, il ne faut pas rester, d'accord, mais ici on est au sec, on peut boire, on peut acheter à manger, y'en a qui nous aident, y'en a aussi qui ont peur, j'en ai vus, ça se voit, et ceux-là, quoi ceux-là, tu crois quoi, ça va se savoir qu'on est là, il va se raconter plein d'histoires, on va nous accuser de manger les chats, de voler les chiens, et après, si personne ne vient nous trouver ici, oh ça peut arriver, avec des si on n'avance pas,

on n'est à l'abri nulle part, eux deux ils sont bien ici, mais nous on doit bouger, ah si j'étais riche, qu'est-ce qu'on fait, on attend les gendarmes, comme Costa, il est encore là-bas, sous l'abribus, oui, sous son drap, si ma tante avait des moustaches, eux il faut qu'on vienne les voir à tour de rôle, on part quand, si tous les gars du monde voulaient se donner la main, ils ne sont pas en état de marcher, ils ne sont en état de rien, il y acent cinquante kilomètres à faire, qu'est-ce que tu fais, si j'avais des ailes pour voler, rien je regarde si tout va bien, il est agité, elle date de quand cette carte, le plus grave ce ne sont pas les kilomètres, c'est par où on passe, toute la zone est surveillée à mon avis, il y a le no man's land ici, en haut, autour du canyon, si le Réal avait gagné la coupe, mais en-dessous et jusqu'à la côte, c'est quadrillé, si on marche sur la route c'est la nuit, dans la journée il n'y a que dans la forêt qu'on peut avancer tranquilles, je suis bien d'accord, on a une carte maintenant, ça aide, ça n'empêche pas de se perdre, ça dépend où, en descendant il doit y avoir des coins où on se repère mieux, si je pouvais aller à Chicago, là et là peut-être, ou là, Chicago, t'imagines, on peut prendre la route de nuit jusque là, et ensuite traverser ce dernier morceau de forêt, ça bouge là-bas, y'a de tout, tu peux tout faire, regardez, la ville est juste à côté, la route doit être éclairée à partir d'ici au moins, ils regardent attentivement la carte,

puis ils s'affalent dans leurs chaises, prends Obama, il est de Chicago, Obama, la femme veut se lever, s'occuper de Messi, Triple-couche la dissuade en secouant la tête mais elle s'approche tout de même de lui, d'Hawaï, mais t'es fou, tu regardes trop de films, on les laisse ou on attend qu'ils se remettent, ça peut être long, d'Hawaï, ça se peut pas, c'est où Hawaï, dans le pacifique, super loin de Chicago, il leur faut des médicaments, comment il a fait ce type pour faire Hawaï-Chicago sans se faire attraper, il leur faut un médecin surtout, regardez, ses jambes bougent, Chicago ça rigole pas, la police de Chicago c'est du lourd, quand ils vont arriver, les gendarmes vont bien les emmener se faire soigner, tu rêves, les noirs à Chicago, il les butent, donc on attend les gendarmes, c'est bien ce que je dis, y'a pas qu'à Chicago, à Baltimore aussi, et à Bâton-Rouge, mais non, on n'attend pas les gendarmes, alors on les laisse, oui, mais Chicago c'est la référence, tout ce qui se fait part de là-bas, c'est clair, attends, nous on n'est pas prêts, déjà il faut trouver un sac comme le tien, mais plus gros, pour l'eau, et le pain, les plus gros caïds ont toujours été de là-bas, on ne part pas sans un sac et on ne va pas le trouver comme ça, faut demander, chercher, au pire on le fabrique, t'es couturier toi, non mais on se débrouille, faut du solide, on adapte, et faut pas traîner, dans une semaine on peut être là, ou là, attends, là c'est encore la forêt, oui, et ce sera

sûrement notre quartier, par là, ou notre cimetièrè,
mais non, on a mis un signal sur une branche, son
bandana, il est jaune, ça se voit bien quand même, on
le retrouvera sans souci, on n'aura pas le choix, par
là c'est bien, regarde, ni trop près, ni trop loin du
port, on verra, on n'y est pas, parce que sur un
terrain quelconque, ou sous un hangar, on ne sera pas
tranquille, déconne pas Ronaldo, c'est toi le boss,
tu nous attends bien sagement, on arrive, faut
trouver quelqu'un pour eux, personne ne voudra les
prendre chez eux, pose-le sur mon dos, on va le
porter, on se relaièra, on est coincé, qu'est-ce
qu'ils ont, pourquoi ils ne se réveillent pas, c'est
la fièvre, ils boivent à peine, ils ne mangent rien,
ils ne vont pas tenir, ils sont jeunes, ils sont
épuisés, il faut qu'ils dorment, il n'y a que le
sommeil, ça peut durer plusieurs jours, ça passe ou
ça casse, oh regardez, ses jambes se remettent à
bouger, fais-voir, comme ça on ne va jamais y
arriver, t'as vu la pente, elle est loin cette putain
de route, là-bas, au-dessus, au-dessus, ah oui, elles
bougent dans cette direction, on se donne deux jours,
ou trois, on prend le risque, mais on prend le temps
aussi, on part quand tout le monde est prêt, oui et
on part par là, on ne peut pas se tromper, c'est le
cap, c'est par où, donne-moi la carte, t'es lourd
Ronaldo, réveille-toi, le camion arrive, on y est
presque.

LA FORÊT

1.

Depuis qu'il est sorti de l'eau, qu'il a marché, remonté les rives abruptes du canyon en compagnie du vieil homme rescapé de la barque, l'aiguille de sa boussole tourne sur elle-même, il se passe quelque chose, il n'ira pas plus loin, la flèche du temps s'est plantée dans la forêt qui surplombe la ville, juste à l'endroit où le marcheur solitaire fait flamber quelques branches, il essaie de se réchauffer, le silence crépite dans la braise, au loin il y a les lumières de la ville, les balises rouges du petit aéroport, la double ligne lumineuse de la grande grille-frontière, et juste en face, en contrebas, la décharge municipale où scintillent des lampes de poche, au bout d'un moment il parle en continuant à alimenter le feu, il parle et le vieux rescapé de la barque s'approche lentement du bivouac, sortant d'on ne sait où,

LE-MARCHEUR-SOLITAIRE-: tu la vois la grande grille carnivore, là-bas, ces lames, ces pointes, tu vois comme elle monte haut au-dessus de la ville, tu vois tous les yeux qu'elle a, toutes ces rétines qui clignent, qui surveillent, ces membranes sensibles au moindre souffle de vie, tous ces faisceaux qu'elle envoie pour capter le moindre mouvement, frémissement, le disséquer, l'analyser, et le transmettre aux lunes métalliques qui nous regardent elles aussi, de derrière les nuages, quelle armée attend-elle, quelle horde, tout ce qui est chaud, qui respire, qui bouge, rien ne lui échappe, rien ne doit passer, de quel côté est la prison, c'est moi, toi, avec nos chaussures éventrées, notre crasse, notre gale, notre terreur, nos petits billets sous nos orteils, nous moins que chien, nous n'avons pas idée de notre puissance, regarde la menace que nous sommes, nous menacés de tout, par tous et en tout lieu, dis-moi qui nourrit l'autre, qui permet à l'autre de vivre, le voleur fait le prix du diamant, regarde, dans ce cirque ce sont les tigres qui paient pour jouer, se déchirer, pour laisser des morceaux de chair sur les barreaux tranchants de la cage,

LE-VIEUX-RESCAPÉ-: les esprits se sont emparés de ta langue,

LE-MARCHEUR-SOLITAIRE-: non c'est bien moi qui te parle, heureux de te retrouver, où étais-tu, d'abord tu n'as plus parlé, plus mangé, et tu es parti,

LE-VIEUX-RESCAPÉ-: remets quelques branches dans le feu, le vent est froid, il souffle bas ce soir,

LE-MARCHEUR-SOLITAIRE-: tu as trouvé quelque chose à manger,

LE-VIEUX-RESCAPÉ-: je n'ai pas cherché à nourrir mon ventre, au contraire, il fallait qu'il soit vide,

LE-MARCHEUR-SOLITAIRE-: où es-tu allé,

LE-VIEUX-RESCAPÉ-: sur une hauteur, plus au nord, à une journée de marche,

LE-MARCHEUR-SOLITAIRE-: qu'est-ce que tu cherchais,

LE-VIEUX-RESCAPÉ-: mes frères et sœurs,

LE-MARCHEUR-SOLITAIRE-: tu as fini par les trouver,

LE-VIEUX-RESCAPÉ-: oui,

LE-MARCHEUR-SOLITAIRE-: et tu n'es pas resté avec eux,

LE-VIEUX-RESCAPÉ-: impossible, ils se déplacent tout le temps, ils m'ont appelé, tu n'as pas entendu, la nuit où je suis parti, ils hurlaient beaucoup fort plus que d'habitude,

LE-MARCHEUR-SOLITAIRE-: tu parles de qui, des loups,

LE-VIEUX-RESCAPÉ-: oui, c'est ma famille, ils me protègent, c'est comme ça, nous sommes liés, où que je sois, ils m'aident, quand ils sont là c'est un peu comme si je retrouvais mon foyer, j'ai marché vers eux jusqu'à ce qu'ils se taisent, ça voulait dire que j'étais arrivé, ils étaient là, autour, j'étais chez eux, au milieu des rochers, j'étais épuisé, j'ai été pris d'un vertige, puis je me suis endormi, mais c'est comme si j'avais gardé les yeux ouverts, eux, ils étaient autour, je les sentais,

LE-MARCHEUR-SOLITAIRE-: tu as rêvé,
LE-VIEUX-RESCAPÉ-: j'ai vu le plus vieux s'approcher,
il m'a regardé pendant un long moment, puis il a
penché légèrement la tête pour me faire comprendre
que je pouvais parler, je lui ai d'abord demandé de
ne pas attaquer les humains dans la montagne ou ceux
réfugiés ici, il a semblé triste en entendant cette
demande, il a dit «nous sommes avec vous tous, pas
seulement avec toi», j'avais du mal à l'entendre tant
mon cœur battait fort, «tu as trop marché, tu ne sais
plus où tu vas et peut-être même où est la terre que
tu as laissée, tu t'es perdu » et puis j'ai cru qu'il
partait, mais il est revenu et il a ajouté, « tu vas
rester ici longtemps, tu vas te battre pour quelque
chose» tu vois, ce que tu disais arrive,
LE-MARCHEUR-SOLITAIRE-: ça n'arrive pas, le carnage a
commencé depuis longtemps,
LE-VIEUX-RESCAPÉ-: il m'a parlé d'une avalanche
prochaine,
LE-MARCHEUR-SOLITAIRE-: toi et moi, avec les loups,
sois sérieux,
LE-VIEUX-RESCAPÉ-: tous ceux qui se cachent, qui
errent, qui végètent un peu partout, ils vont venir,
ils sont déjà là,
LE-MARCHEUR-SOLITAIRE-: non, chacun se débrouille,
LE-VIEUX-RESCAPÉ-: ce qui vient, c'est autre chose,
tout partira d'ici,
LE-MARCHEUR-SOLITAIRE-: je ne comprends pas, partira
quoi,

LE-VIEUX-RESCAPÉ-: cette fumée déjà, regarde-la bien
LE-MARCHEUR-SOLITAIRE-: blanche, légère
LE-VIEUX-RESCAPÉ-: mais regarde comme elle monte tout
droit, pas un souffle ne la dévie, tu le vois, je
n'invente rien,
LE-MARCHEUR-SOLITAIRE-: c'est vrai, on dirait qu'elle
est aspirée par une bouche là-haut,
LE-VIEUX-RESCAPÉ-: «là où la fumée monte tout droit»
il m'a dit, remets quelques branches dans le feu, ça
ne doit pas s'éteindre,
LE-MARCHEUR-SOLITAIRE-: tu veux rester ici,
LE-VIEUX-RESCAPÉ-: il faut rester ici, tu ne sais pas
tout encore,
LE-MARCHEUR-SOLITAIRE-: je voulais installer un abri
derrière cet arbre, là, on est protégé du vent, et on
voit loin,
LE-VIEUX-RESCAPÉ-: fais comme moi, attrape un morceau
de bois brûlé,
LE-MARCHEUR-SOLITAIRE-: qu'est-ce que c'est que ça,
LE-VIEUX-RESCAPÉ-: tu te fais des traits, comme ça,
sur le front, les joues, et sur le torse,
LE-MARCHEUR-SOLITAIRE-: j'ai froid,
LE-VIEUX-RESCAPÉ-: justement, déshabille-toi, roule-
toi dans la cendre, elle est encore chaude, ça
éloigne les parasites,
LE-MARCHEUR-SOLITAIRE-: tu es fou,
LE-VIEUX-RESCAPÉ-: tu te souviens, au bord du fleuve,
on s'est déshabillé, ça a commencé là,
LE-MARCHEUR-SOLITAIRE-: arrête, tu vas te brûler,

LE-VIEUX-RESCAPÉ-: je me prépare, c'est juste une répétition pour le jour J, allez, joue un peu, tu as peur,

LE-MARCHEUR-SOLITAIRE-: je ne crois pas aux esprits,

LE-VIEUX-RESCAPÉ-: il y a plein de choses que tu ne sais pas,

LE-MARCHEUR-SOLITAIRE-: enfin, je ne crois pas qu'ils respirent ailleurs que dans nos pensées, dans notre souffle,

LE-VIEUX-RESCAPÉ-: comment aurais-tu fait pour arriver jusqu'ici sans eux,

LE-MARCHEUR-SOLITAIRE-: je me le demande, mais c'est juste une arme que j'ai trouvée au fin fond de moi,

LE-VIEUX-RESCAPÉ-: ils sont là, tout autour, allez roule-toi, ajoute de la terre et des herbes écrasées, des feuilles, ce sont eux qui t'ont entraîné dans la rivière, dans mon rêve, le loup m'a dit une chose que je savais déjà, que la rivière m'avait donné un crocodile pour ami, et ce crocodile c'est toi,

LE-MARCHEUR-SOLITAIRE rit,

LE-VIEUX-RESCAPÉ-: ne ris pas, je suis sûr que tu as senti sa force quand tu t'es retrouvé dans l'eau,

LE-MARCHEUR-SOLITAIRE continue de rire, tu sais comment on appelle ceux qui quittent le pays chez moi,

LE-VIEUX-RESCAPÉ-: non,

LE-MARCHEUR-SOLITAIRE-: «ceux qui ont mangé un crocodile», c'est la pire viande qui soit, ça veut dire qu'ils sont devenus fous, il rit,

LE-VIEUX-RESCAPÉ rit aussi -: tu vois, alors vas-y, prépare-toi, tiens, prends ça, ça te fera une belle couronne, un peu de glaise rouge,

LE-MARCHEUR-SOLITAIRE rit -: arrête, mais, tu veux vraiment faire ça,

LE-VIEUX-RESCAPÉ-: tu ne parles jamais avec les ancêtres,

LE-MARCHEUR-SOLITAIRE-: non,

LE-VIEUX-RESCAPÉ-: menteur, là c'est juste qu'en plus tu t'habilles pour qu'ils t'écoutent mieux,

LE-MARCHEUR-SOLITAIRE-: les morts se taisent et leurs os croupissent,

LE-VIEUX-RESCAPÉ-: ils nous aident plus que les vivants,

LE-MARCHEUR-SOLITAIRE-: je te l'accorde,

LE-VIEUX-RESCAPÉ-: tu vois bien,

LE-MARCHEUR-SOLITAIRE-: mais parce que les vivants ont la tête enfoncée dans les épaules, ils regardent le sol en marchant,

LE-VIEUX-RESCAPÉ-: ou ils vivent hypnotisés par des insectes aux pattes soudées,

LE-MARCHEUR-SOLITAIRE-: en dehors de ce qui nous écrase, il n'y a rien pour nous, rien n'est donné, tout est pris, tout est vendu, alors tu marches et tu ne sais pas où tu vas, tu fuis parce tu te dis qu'il peut y avoir un endroit pour toi, tu te dépossèdes de tout pour l'atteindre, même de toi, surtout de toi,

LE-VIEUX-RESCAPÉ-: tu es beau comme ça, fais voir,

LE-MARCHEUR-SOLITAIRE-: et alors tout te pousse à disparaître, c'est pire que mourir,
LE-VIEUX-RESCAPÉ-: on va s'organiser, les choses vont prendre un autre tour,
LE-MARCHEUR-SOLITAIRE-: nous mangeons ce que la ville jette, la police est partout à nos trousses, en face il y a l'armée,
LE-VIEUX-RESCAPÉ-: depuis combien de temps es-tu en route,
LE-MARCHEUR-SOLITAIRE-: j'ai oublié, trop longtemps,
LE-VIEUX-RESCAPÉ-: tu as toujours froid, serre-moi, fils, danse un peu pour voir,
LE-MARCHEUR-SOLITAIRE-: sans musique,
LE-VIEUX-RESCAPÉ-: hou, hou, rrrrrrr, hou hou rrrrr
LE-MARCHEUR-SOLITAIRE-: c'est ton cri de guerre,
LE-VIEUX-RESCAPÉ-: je remercie le loup, hou hou rrrr, houou, hou, rrrr
LE-MARCHEUR-SOLITAIRE rit -: il t'a dit d'autres choses,
LE-VIEUX-RESCAPÉ-: beaucoup d'autres, mais tu n'y crois pas,
LE-MARCHEUR-SOLITAIRE-: dis toujours,
LE-VIEUX-RESCAPÉ-: de me méfier des crocodiles,
LE-MARCHEUR-SOLITAIRE-: c'est tout, allez, dis-le,
LE-VIEUX-RESCAPÉ-: plus tard, danse,
LE-MARCHEUR-SOLITAIRE-: je dois dormir, si on dormait,
LE-VIEUX-RESCAPÉ-: oui, sous les feuilles, il y en a beaucoup et elles sont sèches,

2.

Non, eux ils sont cinq, pour l'instant, mais bientôt il faudra dire six, quand ils auront trouvé celui qu'ils cherchent, non, il faudra dire quatre, car sont-ils encore là, Messi et Ibrahimovic, depuis qu'ils se sont réveillés, qu'ils ont lentement ouvert les yeux, qu'ils ont réussi à se lever, Ibrahimovic ne parle presque pas, il a l'air de ne pas comprendre où il se trouve, il a trouvé un ballon et ne s'en sépare plus et Messi, lui, continue de parler, mais on ne sait pas s'il vit ou s'il rêve, avec eux, donc, il y a toujours la Femme au sac-à-dos kaki, l'Homme en noir et Triple-couche, ils sont sous l'abribus à la sortie du village,

TRIPLE-COUCHE -: vous espérez encore le trouver là,

L'HOMME EN NOIR -: ils ont dû le balancer quelque part, peut-être un peu plus loin,

LA FEMME AU SAC-À-DOS KAKI -: on continue par là route de toute façon, c'est la direction,

MESSI -: *fais une passe Ibra, Ibra allez,*

LA FEMME AU SAC-À-DOS KAKI -: arrêtez on y va,

MESSI-: non on n'arrête pas, et le championnat alors, comment on le prépare, en se tournant les pouces peut-être, on a un gros match, on n'a pas le droit à l'erreur, il faut tout revoir, il faut qu'on ait des passes au laser, une condition physique de malade, travailler le collectif, et les coups de pied arrêtés, c'est très important, c'est là qu'on peut faire la différence, vas-y Ibra, fais-moi un beau tir brossé, waoh génial ta frappe,

Messi court dans le fossé, poursuit le ballon dans un petit tunnel en ciment sous la route, il réapparaît de l'autre côté, le ballon sous le bras, traînant un grand sac blanc,

LA FEMME AU SAC-À-DOS KAKI-: qu'est-ce que c'est ce truc,

MESSI-:c'est Costa, il est là, ça fouette,

L'HOMME EN NOIR-: laisse j'arrive, n'ouvre pas,

Il y a un grand silence, ils sont tous autour du sac,

L'HOMME EN NOIR-: on va l'emmener dans le bois, et puis nous le brûlerons comme on fait chez moi,

l'Homme en noir et Triple-couche attrapent le sac et le posent sur une palette ramassée dans le tunnel, ensuite, avec la Femme au sac-à-dos kaki et Messi, ils prennent la palette aux quatre coins,

TRIPLE-COUCHE -: on va le brûler,

L'HOMME EN NOIR-: tu as une autre idée

TRIPLE-COUCHE -: non

L'HOMME EN NOIR-: on fera la même chose avec Ronaldo, si on le trouve,

ils marchent maintenant en procession entre les arbres jusqu'à une petite clairière, ils dressent un autel en posant la palette sur une souche, Triple-couche fait des fagots, il les allume, l'Homme en noir chante, Messi et Ibrahimovic jouent au ballon, la Femme au sac-à-dos kaki entoure un arbre de ses bras en fermant les yeux,

3.

Autour du marcheur solitaire, il y en a plusieurs qui sont assis, près du feu, la Femme au sac-à-dos kaki, le Jeune homme à la jambe raide, triple-couche, la femme à la cagoule, un homme qui s'appelle Moïse¹, Celui ou celle au manteau à gros bouton, et beaucoup d'autres encore,

LE-MARCHEUR-SOLITAIRE : - écoutez bien vous tous, je ne vais pas répéter, ici tu as un nom et c'est ton nom, n'essaie pas de le changer, ou de te faire passer pour quelqu'un d'autre, ton nom fait partie de

¹cf première partie (Un qui veut traverser)

toi, comme tu as un village, une ville, un quartier d'où tu viens, quand on te le demande, ne le remplace pas par un autre, tu as une façon de nommer les choses, une façon de te faire comprendre, des mots, des sons compris par les tiens seuls, une façon de dire «aïe» ou bonjour ou comment ça va, de faire savoir qu'on t'importune ou que quelque chose te plaît, des expressions, tu as une langue, tu en as plusieurs peut-être, parle les toutes sans hésiter, tu trouveras quelqu'un pour te comprendre, il n'y en a pas de plus noble ou de plus honteuse que d'autres, je veux entendre qui tu es, et de même qu'il ne viendrait pas à l'idée d'un coyote de roucouler, ou à un singe de hennir, parle comme ta mère te l'a appris, ni plus ni moins, donc tu vas dire pourquoi, par où tu es venu, ne change pas l'histoire, c'est ton histoire même si elle ressemble à celle de beaucoup d'autres, même si toutes n'en font qu'une, tu ne dois rien contrefaire, rien inventer, ça se saura, ici ton visage c'est ton visage, ne fabrique pas l'histoire, ne la noircis pas, n'invente pas, dis comment tu es venu ici, n'essaie pas de faire pleurer, n'essaie pas d'embellir, on ne va pas te tamponner un papier, tu es le bienvenu et ça doit te suffire, mais pour que tu trouves ta place, et que tu passes de l'autre côté, il faut que tous sachent qui tu es, que, si tu es accepté, tu sois à la bonne place, pas de cachoteries, pas d'entourloupes, tu dois dire qui tu connais, si tu as une femme par là,

ou un mari, un frère, une sœur, un parent, ou plusieurs, dis ce que tu sais faire, et si tu as des documents, papiers ou autres, montre-les, que la confiance puisse exister, si tu as trafiqué, si tu trafiques encore, dis-le, on doit le savoir, quel passeur tu connais, le pire serait qu'on le découvre, tiens-nous au courant de tes combines, tu pourras continuer à faire ce que tu fais, à condition que ça serve à tout le monde, nos armes nous ne devons pas les retourner contre nous, contre nous il y a déjà beaucoup, beaucoup d'ennemis, les bleus, les verts, les gris, leurs fourgons, leurs cagibis, leurs sous-sols, leurs descentes, leurs destructions, et les retours, les kilomètres, la faim, la soif, le froid, le mal au pied, au ventre, tu hoches la tête, tu es d'accord, tu sais que la liste est longue comme un jour sans sommeil, donc, si ce que tu fais a la moindre chance de nous attirer encore et encore tout ça, sois sûr que tu n'auras pas ta place, il y a un gouvernement ici, il y a des lois, des sanctions tu peux être exclu, on ne plaisante pas avec ça, autre chose, comprends que tout ça autour, tout ce qui nous fait mal, cet océan qui nous submerge, c'est comme une tempête permanente, alors notre force, c'est trouver le calme, l'ordre, et c'est très difficile parce que rien n'est stable, moi je ne suis pas sûr d'être encore là demain, les attaques sont fréquentes, si tu comprends ça, tu pourras rester le temps que tu veux ici, ça peut être long, tout le

monde veut que ce soit court, mais ça peut être long, tu le sais, certains sont là depuis des mois et des mois, passer ne s'improvise pas, il faut de l'argent, il faut de la chance et il faut du courage, ici la vie est très dure mais tu comptes, tu parles, je t'entends, d'autres aussi t'entendent, avec ce que tu paies en entrant, tu peux avoir un médecin, des médicaments, tu peux téléphoner, on t'a dit qui j'étais, non, président, président ça veut dire que je suis celui qui doit faire passer huit personnes, et que je représente le groupe, en fait on est quatre, que je dois faire respecter ce qui est voté par les «policiers», nous on préfère dire «parlementaires», ils sont vingt, ils font ce que le gouvernement demande, tout ce qui se dit dans leurs réunions est écrit dans des cahiers, il y a ceux qui s'occupent de la nourriture, ceux qui s'occupent de l'eau, ceux qui s'occupent des abris, etc.,etc., il y a une liste par ordre d'arrivée, on t'expliquera, si tu es volontaire tu pourras être sur cette liste, après chaque départ il y a un remplaçant, donc la liste change tout le temps, bon, une chose après l'autre, on va commencer par boire du thé, on va se mettre sous cet arbre, le vieil homme qui est assis là, c'est le doyen, il sait tout ce qui se passe ici, il écoute et ne dit rien, s'il parle, ce n'est pas pour rien,

ilss'installent, et à leur rythme, ils lèvent la main et parlent, petit à petit l'intensité monte et les paroles s'enchevêtrent,

MOÏSE :- je m'appelle Moïse, j'ai une femme qui n'est pas avec moi, j'ai un fils qui n'est pas avec moi, j'ai quitté mon pays depuis longtemps, j'en ai perdu le goût,

LE JEUNE HOMME À LA JAMBE RAIDE:- ça fait un an cinq mois, six, que je suis parti, un jour mon père m'a dit Boni, tu vas partir, j'ai dû le faire, mais je ne savais pas pourquoi, on vivait normalement, pour rejoindre ma sœur là-bas, finir mes études ailleurs, certainement,

MOÏSE: - j'ai fait des études pour être ingénieur, j'ai eu mon diplôme, mais ton origine compte beaucoup, j'étais du bas-pays, et si tu travailles pour l'état comme je l'ai fait au début, on t'oblige à prendre les armes, à entrer dans les villages et à tuer, je n'ai pas voulu, j'avais déjà mon fils,

LA FEMME A LA CAGOULE: - je ne comprends pas ce cinéma, dites combien il faut donner, je dois dire quoi, je n'ai rien à dire, ce qui compte c'est comment on va faire maintenant, raconter ça avance à quoi,

LA FEMME AU SAC-À-DOS KAKI: je m'appelle Jenny, je ne suis pas sûre de vouloir aller plus loin, je m'enfuis depuis trente ans, la première fois c'était en sortant des toilettes, parce que celle qui me suivait partout n'était plus là quand je suis sortie, ça n'arrivait jamais, alors j'ai couru, un de mes meilleurs souvenirs, mais ils m'ont retrouvée, mon maître, ou la police, ou le gouvernement, c'était pareil, ils marchent ensemble, tu ne peux pas t'échapper, on te reconnaît, on porte ça dans le regard ils disent,

MOÏSE -: vous savez, moi je me suis déjà caché dans la forêt pour échapper aux militaires, manger des plantes qu'on ne connaît pas, des insectes, je sais ce que c'est, on peut arriver à manger autre chose que les restes, après j'ai traversé le grand fleuve frontière sur une pirogue la nuit, après mon frère a été arrêté, mais il ne savait pas où j'étais, ils l'ont frappé, il m'en a voulu, je ne pouvais plus faire machine arrière, j'ai travaillé, je réparais les mobylettes-taxis, c'était dur, on dormait dans le garage, après des mois et des mois comme ça, j'ai eu de quoi prendre l'avion pour atteindre la côte, dans une ville où mon oncle avait un ami, j'avais une adresse, je passais les contrôles, mais le seul moyen de survivre là-bas c'était de travailler pour les passeurs, et je suis devenu passeur,

LA FEMME À LA CAGOULE -: vous voulez vraiment que je vous explique, que je compte les morts, je ne veux rien cacher, mais vous savez déjà tout, non,

LE JEUNE HOMME À LA JAMBE RAIDE -: mes parents travaillent pour un ministère, la politique je connais, j'ai fait cinq mille kilomètres, avion, bus, j'ai beaucoup marché, pour préparer mon départ il y a eu une réunion chez moi, c'est la famille qui a décidé, ils ont signé un contrat avec mon tuteur, j'ai 16 ans, il a été choisi par mes parents, c'est à lui qu'on donne l'argent et qui le garde, c'est le banquier, il est responsable de moi pendant le voyage, je ne suis pas le seul, on est trois, il est riche, c'est un père de famille, dans le contrat, j'ai fait une photocopie je peux vous montrer, mais j'ai parfois l'impression que c'est fini, que je vais rester ici, s'il m'arrive quelque chose, si je meurs, mes parents doivent quand même payer les frais de transport, je dois donner des nouvelles à chaque étape, dire par quel pays je passe, quand je serai arrivé l'argent sera remis à qui de droit, mais il faut passer la mer encore, j'ai déjà essayé,

LA FEMME À LA CAGOULE -: bon alors, il faut que je vous explique que je n'avais pas d'autre choix, qu'il y avait une guerre, des guerres, des bandes armées, des tués dans ma famille, être toujours du bon côté ça n'est pas donné à tout le monde, que j'ai perdu

mon mari, mon fils, que j'ai pris l'avion, que je ne suis pas partie assez loin pour être sûr de rester en vie, j'ai une fille aussi, mais elle, pas de nouvelle, que ça s'est compliqué, beaucoup compliqué, oui parce qu'il fallait que je reparte, mais seule ça ne se peut pas, je n'ai pas envie de raconter ça, c'est derrière,

MOÏSE -: j'ai tout fait, j'ai fait du transport, du rabattage, j'ai cherché des bateaux, des moteurs que je réparais, quand j'ai commencé à bien connaître la côte, les courants, les passes, tout ça, je me suis décidé, j'ai conduit un canot, il fallait être dur pour que règne l'ordre et j'ai été dur, ceux qui voulaient faire les malins je leur mettais un coup sur le museau, il fallait se faire respecter, le canot est arrivé au bout, mais ça a duré plus que prévu, une femme est morte, et d'autres ensuite, on se prépare pas à ça, on a repêché des gens d'un bateau qui avait chaviré, tu as une carte je peux te montrer,

LA FEMME AU SAC-Á-DOS KAKI-: les maîtres ont le droit de se servir dans nos familles, c'est comme ça, ça a commencé j'avais douze ans, je rentrai de l'école, et au moment de prendre le chemin de terre qui descendait vers le village, on m'a enlevée, on m'a emmenée chez un patron, j'avais une paillasse sous une taule devant leur maison, on m'a pris avec

d'autres, mais on nous a séparés, pas de groupe, tout ça c'est,

MOÏSE -: à l'arrivée la barque s'est ensablée, mais on est arrivé, il y avait des touristes, des habitants qui demandaient « where is your boat », c'était le soir, on a passé la nuit dans des couvertures sur la plage, on était heureux, heureux, mais après, ça s'est mal passé pour moi, on m'a dénoncé, je me suis fait expulsé, j'ai dû repartir dans l'autre sens dans un bateau militaire, je suis allé en prison un mois et demi, j'en suis sorti pour aller à l'hôpital, à causes des conditions de vie horribles, ça peut pas se raconter, j'ai réussi à m'en sortir grâce à des associations religieuses, j'avais toujours des papiers, un visa, grâce à cet ami qui m'hébergeait, mais la police m'est encore tombée dessus parce que j'avais prononcé le nom du président du pays dans une discussion banale au café, quelqu'un l'avait répété, un outrage soi-disant, passible de prison, j'ai demandé si c'était un nom sacré, j'ai reçu des coups, ils avaient trouvé ça pour me prendre de l'argent, je n'avais plus rien, je leur ai dit et ç'a été mon arrêt de mort, c'était illégal de ne rien avoir en tant qu'étranger, ils avaient trouvé ce prétexte, l'ami de mon oncle m'a lâché par peur des ennuis, je n'avais plus d'adresse, alors je n'ai pas eu d'autre choix que de sortir du pays, de pousser plus loin, sans vraiment d'idée, ça

y est j'étais un errant, sans but et sans attache, je devais partir, j'ai mis ce qui me restait dans un ticket d'autocar, je suis allé le plus loin possible dans la montagne pour me rapprocher de la frontière, je suis descendu dans un hameau presque vide, par chance en marchant plus loin j'ai vu comme une troupe éparpillée dans un champ, ils avaient l'air aussi perdus que moi, ils suivaient un passeur, j'ai suivi aussi, on ne m'a rien demandé, on a marché des jours dans la montagne, il y avait de la neige, on nous a enfermés dans une étable, sans rien, dans le froid, avec du pain sec pendant des semaines, le passeur voulait plus d'argent, on n'a pas cédé, on a mis le feu, on s'est enfui en pleine montagne, on a passé la frontière comme on a pu, en courant, on nous tirait dessus, et puis la ville s'est montrée, celle juste en bas,

LA FEMME À LA CAGOULE: - j'ai trouvé un mari de protection, quitte à me prostituer, autant le faire avec un seul, la suite a été quand même très dure, des heures entassée dans un minibus sur des petites routes, arrivé en haut on passe à pied, il y avait la guérilla autour, je peux vous montrer la zone, sur cette frontière les militaires ouvrent le feu sans faire de détail, les rebelles laissent des zones de passage, on doit payer une taxe, le coin est déjà dangereux en temps de paix, deux mille cinq cents mètres, le froid, le brouillard, les ravins, la boue,

et le reste, la plupart vous êtes passés par là, vous le savez, que l'hiver personne ne devrait y aller, j'ai marché la nuit, plusieurs jours de suite, j'avais payé cher mais pas assez pour être à cheval, j'ai eu de la chance, parce que l'argent ne garantit rien, tout peut arriver, y'en a qui vous dépouillent et vous envoient la police, ou pire qui vous dépouillent et vous laissent sur place, j'en ai vu arriver dans la zone cachés dans des cuves à pétroles, oui j'ai marché avec tout un groupe qui puait le gasoil, les passeurs se marraient, je suis sûr qu'ils disaient que comme ça, ils pourraient y mettre le feu en cas de problème, ceux-là, ceux qui voyagent en camion, ils n'ont pas de papiers, ceux qui avaient payé pour avoir des faux, comme moi, prenaient le minibus, mais après, pour éviter les zones de contrôle on passe à pied par des lieux isolés, cette route que j'ai prise, est connue pour être la moins chère, la plus courte, la plus sûre, malgré le climat et les combats, oui en théorie, je ne suis pas prête d'oublier cette portion à pied, ils vous entassent dans des endroits sordides, accroupis, à manger comme des bêtes, ça a duré des jours, des semaines, mes pieds gonflaient, quand la voie a été libre, il a fallu courir presque, interdit de s'asseoir en chemin, ils disaient que la police arrivaient, ils nous criaient dessus, une fois de l'autre côté de la frontière le cauchemar ne s'est pas arrêté,

MOÏSE -: cette ville, j'ai vite compris pourquoi on l'appelait ville-prison, j'ai rencontré des compatriotes, qui m'ont dit «pourquoi tu ne viens pas en forêt ?»,

TRIPLE-COUCHE -: j'ai prévenu personne, ç'a commencé dans un hôtel, l'argent est venu, et avec, le désert, les jeeps, les militaires, ils disaient «tu n'es pas encore mort? Quand est-ce que tu vas mourir? !», j'ai marché, la mer est venue, la traversée, six fois,

LE JEUNE HOMME À LA JAMBE RAIDE -: au port j'ai eu la jambe écrasée par un camion, j'étais mal accroché dessous, j'ai fait deux mois d'hôpital, après on m'a mis au centre, j'ai fait une demande, j'ai pas eu de réponse, on m'a fait monter dans un camion avec plein d'autres et on nous a jetés dans une zone désertique et très dangereuse, on s'est perdu, mais on a survécu, on est redescendu en autobus, on est tombé sur un check-point, la seule chose que j'ai pu faire, c'est me jeter dans un fossé, je n'étais plus capable de marcher, j'ai attendu la nuit pour bouger, je me suis traîné jusqu'à la première maison, j'ai eu de la chance, c'était des gens courageux, il m'ont fait un coin dans leur cave, ils m'ont nourri, je faisais des petits travaux chez eux, des réparations, ils ne pouvaient pas me garder longtemps, ce sont eux qui m'ont parlé du camp dans la forêt, ils ont attendu

que j'arrive à nouveau à marcher pour me laisser partir, je leur dois beaucoup,

LA FEMME A LA CAGOULE -: on est remonté dans des véhicules, mais au premier village ils ont forcé toutes les femmes à entrer dans une maison pour vérifier que nous ne cachions pas d'argent sur nous, la femme qui s'occupait de ça, c'était horrible, elle me crachait de la fumée de cigarette au visage pendant que je me déshabillais, j'avais 100 dollars pliés dans la main, elle n'a rien vu, ils prenaient tout, pareil pour les hommes, après, certaines ont été violées, surtout si elles avaient caché de l'argent, avec mon mari on a crié pour rester ensemble, ça a marché, ils nous ont laissé au bord de la route un peu plus bas, l'impression que le diable nous lâchait, on est arrivé dans la ville en car, lui, mon mari de protection, il voulait faire une demande pour se régulariser, rester là, moi j'ai continué jusqu'à la mer, pour passer, après un contrôle de police j'ai été placée en centre, autant dire une prison, sordide, empilées on était, humides on étaient, mais au moins je ne marchais plus, j'ai pu reposer mes pieds, on faisait des tours pour s'allonger, je voyais l'élastique du retour se tendre chaque jour un peu plus, l'expulsion m'obsédait, être poussée vers la sortie, mais pas pour naître, pour crever, je me voyais m'écraser comme un fruit mûr sur le sol, et c'est venu, ils nous ont embarqués, j'ai

vraiment cru qu'on nous amenait à l'aéroport, certains étaient ficelés d'ailleurs, mais on nous a juste déplacés dans le territoire, lâchés dans la montagne, des bêtes qu'on remet dans leur milieu naturel, comment on dit pour le gibier, repeuplement non, et prélèvement après, oui c'est ça, les plus résistants s'en sortiront, les autres, tant pis pour eux,

LA FEMME AU SAC-À-DOS KAKI -: le matin je me réveillais pour traire les brebis, après je les emmenais jusqu'à la plaine, quinze ou seize kilomètres à faire, là où il y avait plus d'herbes à brouter, parfois elles s'enfuyaient, je les enviais, elles avaient une vie meilleure que moi, un petit coup de bâton par-ci par-là, sauf que moi on me fouettait quand il en manquait une, jusqu'à ce que le sang sorte de toi, oui tout ça c'est, c'est, tu fais le thé, tu laboures, tu manges les restes, tu es surveillé, et c'est normal parce que tu es née là où tu es née, tout ça c'est, c'est, tu exécutes, sinon on te tue et voilà, ils ont le droit, le patron m'a choisi un mari un jour de foire, ils se connaissaient, lui il n'avait pas de bêtes, il vendait des plats en métal qu'il faisait lui-même, il va t'apprendre, on m'avait dit, il ne m'a jamais rien appris, ils se sont juste mis d'accord pour le mariage soi-disant, le maître m'a laissée avec lui, il m'a dit tu fais ce qu'il te dit, arrête de pleurer

et de trembler, il est parti, plus tard j'ai eu un bébé, puis on est retourné à la foire, pareil, j'en ai eu un autre, ils me les ont pris, ces bébés qui n'étaient pas les miens mais ceux de mon ventre qui n'était pas à moi, qu'est-ce qui était à moi, rien, même pas moi, ils avaient tout, c'est, c'est, à vingt et un ans je me suis évadée, mais ils m'ont retrouvée, pour venger son honneur soi-disant, le maître m'a envoyée en prison, il disait que j'avais volé du bétail, et là, et là, je n'en parlerai pas, c'était horrible, mais bien fait pour lui, après je n'étais plus capable de travailler, il a été obligé de me faire soigner, ça a encore duré des années toute cette horreur, et puis un jour c'était la fête parce que le même président avait gagné les élections, ils étaient soulagés de voir que tout aller pouvoir continuer, mes surveillants ont bu beaucoup de bière avec mon maître, j'ai réussi à m'échapper jusqu'à la capitale, j'ai marché, j'étais sûre qu'on me poursuivait, qu'ils étaient pas loin, derrière moi, après j'ai eu beaucoup de chances, j'ai pris un bateau, ça c'est bien passé, je ne sais toujours pas ce que je vais devenir, je fais des cauchemars, mon maître me poursuit toujours, je crie,

CELUI OU CELLE AU MANTEAU À GROS BOUTONS - : on m'a surpris avec un homme, ils m'ont traîné dans la rue du village, j'ai fui, j'ai travaillé, j'ai donné

beaucoup d'argent, j'ai mis des mois à arriver, j'ai vécu dans un parc, j'ai ramassé des olives, je suis arrivé où je voulais, mais non, ils m'ont renvoyé ici, ils se débarrassent, j'ai trempé mes doigts dans la javel, je les ai grattés avec un rasoir, ça n'a pas marché, je les ai brûlés dans l'huile, j'ai masqué les brûlures avec du gel, non, ils m'ont renvoyé ici, où aller où, je reste, maintenant c'est ici,

4.

Malgré l'interdiction, malgré la clôture, malgré la nuit tombante, il y en a deux, la Femme à la cagoule et l'Homme à l'anorak, qui fouillent la montagne d'ordure proche de la forêt,

L'HOMME À L'ANORAK: tiens bien la lampe,

LA FEMME À LA CAGOULE: tu as trouvé quelque chose,

L'HOMME À L'ANORAK: des fruits regarde,

LA FEMME À LA CAGOULE: très bien, et là,

L'HOMME À L'ANORAK: des boîtes de on ne sait quoi, on verra, éclaire,

LA FEMME À LA CAGOULE: et ça qu'est-ce que c'est,

L'HOMME À L'ANORAK: des sandwichs sous plastique, et des morceaux de vieux pain,

LA FEMME À LA CAGOULE: ça ça manque pas, la bouteille en verre, prends-là,

L'HOMME À L'ANORAK: regarde, des kilomètres de ficelle,

LA FEMME À LA CAGOULE: c'est de l'or ça, on fait tout avec ça, le Jeune qui boîte et le Barbu, tu sais, en survêtement,

L'HOMME À L'ANORAK: tu lui parles maintenant,

LA FEMME À LA CAGOULE: plus ou moins, ils ont rapporté des bâches, ils les ont eues pour pas grand chose,

L'HOMME À L'ANORAK: il y a plein d'arrivées en ce moment, ça n'arrête pas,

LA FEMME À LA CAGOULE: quatre ils ont dit,

L'HOMME À L'ANORAK: non finalement cinq, deux hommes, deux femmes, un enfant,

LA FEMME À LA CAGOULE: tous les ghettos² sont plein, il faut en faire deux de plus,

L'HOMME À L'ANORAK: le vieux a dit trois, l'enfant avec sa mère, une femme, et les deux hommes,

LA FEMME À LA CAGOULE: ils ne seront pas faits demain, et puis il faut déjà savoir où on les monte,

L'HOMME À L'ANORAK: ça, ça dépend d'où ils arrivent, le vieux veut respecter ça, tu dors par terre, il dit, mais au bon endroit, une fois acceptés ils montrent d'où ils viennent, quelle direction, il faut que ça soit précis, «ton méridien», il dit, c'est lui qui trouve l'endroit, tu l'as pas vu avec sa branche, elle est immense, il la secoue,

LA FEMME À LA CAGOULE: non,

² Abri personnel ou collectif se présentant sous la forme d'une petite tente confectionnée avec du plastique et des arbustes

L'HOMME À L'ANORAK: si, si, c'est comme ça, tu as ta place il paraît, il faut la trouver, on refait la carte du monde,

LA FEMME À LA CAGOULE: il faudrait trouver des planches, des morceaux de palette, tous les trucs que les flics foutent en l'air en deux minutes, les salauds, je voudrais brûler leurs maisons à eux aussi,

L'HOMME À L'ANORAK: il n'y a qu'une chose à faire, suspendre les vêtements bien haut dans les arbres, et enterrer les sacs de provisions,

LA FEMME À LA CAGOULE: il faut qu'on soit plus nombreux aussi, à construire les ghettos, ça, on le prend, ça,

L'HOMME À L'ANORAK: qu'est-ce que tu veux qu'on fasse d'une roue de vélo,

LA FEMME À LA CAGOULE: plein de choses, une poulie,

L'HOMME À L'ANORAK: pas bête,

LA FEMME À LA CAGOULE: ceux qui travaillent pour les autres, ils devraient payer moins pour entrer,

L'HOMME À L'ANORAK: non ça peut pas marcher comme ça, ça paye les médicaments et le portable, et puis quand tu arrives, que tu viens d'être accepté, tu ne sais pas encore comment tu vas t'en sortir et ce que tu vas faire,

LA FEMME À LA CAGOULE: ou alors qu'on ait un voyage gratuit, merde c'est normal,

L'HOMME À L'ANORAK: tu comprends toi, pourquoi il y a toujours un feu qui flambe là-haut,

LA FEMME À LA CAGOULE: aucune idée, c'est un point de ralliement,

L'HOMME À L'ANORAK: ah oui, formidable, comme ça les flics n'ont pas besoin de nous chercher,

LA FEMME À LA CAGOULE : ils nous trouveront toujours, moins souvent qu'à l'extérieur, on n'a qu'à les guetter, faire des rondes, comme eux,

L'HOMME À L'ANORAK: il y en a déjà qui m'appellent comme ça,

LA FEMME À LA CAGOULE: comment,

L'HOMME À L'ANORAK: flic,

LA FEMME À LA CAGOULE: parce qu'on contrôle les ghettos,

L'HOMME À L'ANORAK: tu sais qu'à la dernière rafle j'ai pris une femme dans mes bras, elle tenait son enfant par la main, ça m'a sauvé du fourgon,

LA FEMME À LA CAGOULE: une boîte de clous c'est bien, une chambre à air, ça aussi c'est de l'or,

L'HOMME À L'ANORAK: quand tu dis un voyage gratuit,

LA FEMME À LA CAGOULE: je veux dire le voyage le moins cher, regarde ça, du papier-bulle, sans passeur,

L'HOMME À L'ANORAK: c'est parfait ça, pour se protéger des pointes,

LA FEMME À LA CAGOULE: bien sûr, pas par la mer ou le tunnel,

L'HOMME À L'ANORAK: par le grillage, attention, il faut s'entraîner, avec deux échelles, à tomber dans la bonne direction, tu montes à six mètres,

LA FEMME À LA CAGOULE: tu sais, les guetteurs, les informateurs ça ne sert à rien, hier y'en a une qui a dit en rentrant «la police va venir», je lui ai dit «ferme ta bouche, tu vas semer la panique, vas le dire à ton président», son président est allé voir le vieux, le vieux lui a dit «je ne suis pas au courant, on va vérifier», il sait le vieux,

L'HOMME À L'ANORAK: il est voyant,

LA FEMME À LA CAGOULE: mais non, je crois surtout que les passeurs travaillent avec les flics, et que le vieux, et les présidents, ils parlent souvent avec les passeurs, les informations, ils les ont,

L'HOMME À L'ANORAK: bon allez, viens, on a fini les courses,

5.

Ils sont autour du feu entretenu nuit et jour, sur cette colline dont le nom signifie paraît-il «homme vaillant qui est arrivé à pied jusqu'ici», il fait nuit, ils dansent, au son d'une darbouka, doum³ doum keuf⁴ tac⁵ et⁶ keuf, certains restent habillés, d'autres sont nus, la plupart finissent par se dénuder le torse, par se couvrir le corps de terre et de cendre, par tracer sur leur peau toutes sortes de motifs, animaux, plantes, symboles, figures

3 Frappe fouettée 4 doigts main droite

4 Frappe main droite complète

5 Frappe bout des doigts main droite sans pouce ni petit doigt

6 Frappe main gauche deux phalanges 4 doigts bord instrument

géométriques, certains se font des couronnes végétales, le Vieux rescapé, le Marcheur solitaire, l'Homme en noir, Triple-couche, la Femme au sac-à-dos kaki, la Femme à la cagoule, l'Homme à l'anorak, le Barbu, ils sont tous là, à peine reconnaissables, il y a aussi Messi et Ibrahimovic, ils ne sont pas venus seuls, près d'eux, par terre, sur une natte, il y a deux crânes, également colorés de terre et de pigments végétaux, entourés de fleurs et de feuilles, ce sont les restes de Costa et de Ronaldo, retrouvés sur le chemin. Ibrahimovic dessine un serpent sur le visage de Messi, en griffant l'argile encore humide sur sa peau, lui qui n'a plus parlé depuis longtemps, il dit Ronaldo à voix basse, il le répète plusieurs fois pendant que Messi à son tour dessine sur son torse une tête d'homme, ils sont de plus en plus nombreux autour du feu, des voix résonnent, prières, cris, murmures,

UNE VOIX : moi j'ai vécu dans un tunnel, sous la route, j'y suis resté longtemps, j'ai bu de l'eau de pluie,

UNE AUTRE: moi dans une cave à double fond, je sortais la nuit,

UNE AUTRE : j'étais dans les grottes qu'il y a sur l'autre versant, on dit grottes mais ce sont comme des trous étroits où on peut se mettre les uns

derrière les autres, il y a des familles qui vivent encore là-bas,

UNE AUTRE : je n'ai pas arrêté de marcher parce qu'à chaque fois la police m'a remis le compteur à zéro, revenir, à chaque fois, la nuit, en suivant les lampadaires qui font un chemin jusqu'ici,

UNE AUTRE : j'ai dû grimper haut pour comprendre où j'étais, lumière aveuglante, feuillage ondoyant à perte de vue, vacarme horrible des oiseaux, puis plus rien,

UNE AUTRE : mon pote il est mort pas très loin, au bord de la route,

UNE AUTRE : sais-tu qu'on trouve de l'eau là-haut, j'ai pu boire, il y a des creux, il y a des feuilles où tu peux boire, j'ai cru voir des poissons,

UNE AUTRE : ici c'est dur tu vas voir, mais c'est nous qui décidons, ici tu peux parler,

UNE AUTRE : ça change tout le temps, parce qu'on parle tout le temps, tu dois écouter si tu veux qu'on t'écoute,

UNE AUTRE : j'ai vu là-haut que pas un arbre ne touche l'autre, ils se perçoivent c'est sûr, ils ont une conscience,

UNE AUTRE : le passeport c'est ton échelle, le visa ton courage,

UNE AUTRE : je vais t'apprendre la chasse, je suis d'une famille de fauves, déjà est-ce que tu sais courir longtemps,

LE VIEUX RESCAPÉ : croco, montre-toi, je suis au milieu des ours, des aigles, des hyènes aussi, et des singes, des tortues, des lièvres, des araignées, des lions, des serpents, des sauterelles, des gorilles, où es-tu croco, président croco, ce soir les morts sont avec nous, ils nous donnent la force, le moment est venu pour nous, écoutez vous tous, nous sommes ici pour passer de l'autre côté, certains vont passer, d'autres pas, mais nous sommes aussi où nous devons être, ici, président c'est à toi,

le rythme des percussions monte d'un cran, le marcheur solitaire se rapproche du feu, il danse comme un lutteur de capoeira, on entend des grognements, deux hommes s'approchent en traînant un sanglier ligoté, le marcheur solitaire improvise des mouvements autour de la bête, saute par-dessus,

LE-MARCHEUR-SOLITAIRE : - à ceux qui l'ont prise, à la forêt, merci pour cette bête, nous avons faim, dansons, pour les morts buvons le sang de cette bête, buvons pour nous donner la force, et nous rendre invincible au combat,

la musique reprend, il danse encore un moment, puis la bête est égorgée au-dessus d'une grande bassine, le sang recueilli circule dans des gobelets, ils dansent.

fin

